



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

LES MYSTÈRES

- Soit, dit Valero. A demain.
 — Êtes-vous au moins bien sûr de ces gens-là ? demanda don Ximènes.
 — Comme de moi-même, répondit Estevan ; un garduno ne trahit jamais celui qui lui a donné de l'argent. Adieu, messeigneurs, n'oubliez pas notre rendez-vous.
 Estevan sortit.
 Nous verrons bientôt quel fut le résultat de ses démarches auprès de la Garduna.

XXXVII

DEUX ERMITES

A quelque distance de Séville, du côté de la maison de l'apôtre, on voyait une espèce de caverne ou *cueva*, creusée dans la roche vive, au pied d'une colline boisée dont la cime touffue surplombait le fleuve.

L'entrée de cette grotte, presque circulaire et à hauteur d'homme, ressemblait à une couronne de fleurs.

Le pâle cytise, la vigne blanche, folle et empanachée, le nerprun vivace dont la fleur exhale un suave parfum de vanille et de cacao, et l'épine-vinette aux grappes de corail, croissaient à profusion sur la légère couche de terre végétale qui recouvrait le granit dont cette colline était formée.

Leurs racines et leurs rameaux flexibles, s'étendant çà et là comme des milliers de bras, leurs tiges fortes et déliées servaient à retenir autour de la grotte cette terre mobile et légère qui, sans cela, en eût obstrué l'entrée par de continuels éboulements.

L'intérieur de cette grotte, un peu humide, était tapissé de scolopendres et de capillaires, plantes sobres, nourries dans les fissures du granit, qui pendaient à la voûte en girandoles d'un vert lustré.

Il était nuit.

Dix heures venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale.

Dans un coin de cette grotte, un homme et une femme étaient assis sur une natte grossière de sparterie de Valence, qui leur servait à la fois de siège et de lit.

Vers l'entrée, dans un autre coin, un feu vif de branches d'olivier éclairait les habitants de cette étrange demeure, et servait en même temps à chasser l'humidité de la grotte, un peu froide malgré la chaleur du climat et de la saison.

La femme, jeune, belle et bien faite, était gracieusement assise sur la natte.

L'homme, vêtu d'une simple braie de toile et de sa chemise ouverte sur la poitrine, était couché sur la natte, et son bras gauche appuyé sur les genoux

de sa compagne, soutenait sa tête appesantie. Cet homme gardait un profond silence ; son visage rude et plein d'énergie avait une singulière expression d'abattement et de tristesse ; il ne levait pas même les yeux sur sa compagne, qui le considérait avec une expression profonde d'amour passionné et de mélancolie.

La physionomie, l'attitude de ces deux personnages étaient parfaitement en harmonie avec la solitude mélancolique de leur habitation.

Manolina et sa compagne, actuels possesseurs de cette caverne, s'étaient presque faits ermites en cessant d'être gardunos.

Le farouche guapo subissait en ce moment l'affreuse réaction de son changement absolu d'existence.

L'inertie de l'âme et du corps pesait d'un poids accablant sur cette forte et vigoureuse nature. L'homme physique dominait par trop chez un être élevé de la sorte pour qu'il pût se contenter d'un pur spiritualisme. Il y avait en lui assez de poésie, de droiture, d'instinct, pour qu'il eût été facilement séduit par l'attrait du bien et converti par la sublime charité de l'apôtre ; mais il fallait à ses facultés énergiques et puissantes l'exercice actif et non la contemplation extatique ou la résignation passive. Manolina eût supporté le martyre, car, là encore, il y avait lutte et exercice de force morale au défaut de la lutte physique ; mais renoncer tout à coup à sa vie aventureuse et accidentée, laisser le poignard se rouiller dans sa gaine, et vivre éternellement d'oisiveté et de méditation, c'était au-dessus de la force du guapo. L'amour même de la Serena ne suffisait plus aux besoins de cette âme turbulente et vagabonde. L'atonie commençait à la gagner ; Manolina avait la fièvre de l'inaction. Quelques jours encore, et il allait devenir idiot ou insensé, tant la matière a d'empire sur l'esprit quand celui-ci n'a pas été dès longtemps habitué à la dominer constamment par un exercice continu et des luttes incessantes.

La Serena, plus douce, s'était mieux que lui accoutumée à cette existence négative. Le vide de l'âme ne pouvait exister pour elle ; elle était femme, elle aimait ; aussi, quoiqu'elle ne partageât pas entièrement les sentiments du guapo, elle souffrait de le voir souffrir, et son ingénieuse tendresse n'avait d'autre but, d'autre occupation que de le consoler.

Voyant que depuis plus d'une heure Manolina, immobile, appuyé sur ses genoux, ne lui avait pas adressé la parole, Culevrina passa sa petite main délicate dans la rude et brune chevelure du guapo.

Manolina frissonna, et releva lentement sur sa compagne ses grands yeux tristes et sombres.

— Que veux-tu, *alma mia* ? lui dit-il.

— Je voudrais te voir heureux, répondit tristement la Serena.

Le guapo tressaillit brusquement comme si on lui avait appliqué la main sur une plaie vive ; mais il ne répondit pas.

— Oh ! vois-tu, Manolina, poursuivit la jeune femme avec une expression profondément passionnée, tu as beau dire que je me trompe, et faire l'heureux quand nous rencontrons d'anciens camarades, moi je vois clair au fond de tout cela ; tu t'enfuites, tu souffres, et cette retraite qui te paraissait si douce les premiers jours est devenue pour toi plus triste qu'une prison.

— Oh ! Culevrina, ne me blâme pas, répondit le guapo, doux comme un agneau à force d'amour. J'ai fait tout ce que tu as voulu, j'ai obéi à l'apôtre ; eh bien ! malgré moi j'étouffe, et il me semble par moments que cette montagne

qui nous couvre va s'écrouler sur nous. Vois-tu, *alma mia*, il y a quelque chose en moi que je ne comprends pas bien encore, pauvre ignorant que je suis, et que cependant je voudrais bien savoir ; car cette vie devient intolérable, et il serait temps d'en finir. J'avais fait un serment au maître de la Garduna, et j'avais juré de lui obéir toute ma vie ; tu sais si j'ai été pendant longtemps fidèle à ma promesse.

— Oh ! oui, tu étais le plus brave de nos frères, s'écria la Serena avec un éclair dans les yeux : l'instinct de la Gitana venait de se réveiller ; oui, la Garduna peut se flatter qu'elle ne te remplacera jamais.

— Eh bien ! poursuivit le guapo, le maître m'avait ordonné d'obscurcir don Estevan de Vargas...



Les deux ermites.

— Après ? fit la Serena.

— Ce n'est pas un reproche que je te fais au moins, continua Manolina ; mais tu m'as prié de ne pas obscurcir ce jeune cavalier, tu t'es attachée à mes pas comme une lionne pour arrêter mon bras et amollir mon cœur ; l'apôtre est venu ensuite... Enfin, j'ai manqué à mon serment, j'ai laissé vivre don Estevan...

Puis, ajouta le guapo d'un air farouche, comme un crime entraîne toujours un autre crime, j'ai renié la Garduna, j'ai abandonné mes frères... et maintenant... oh ! maintenant, poursuivit-il avec une sombre énergie, moi qui étais toujours le premier au danger, je passe ma vie couché par terre comme un chien ; moi qui vivais à la pointe de mon poignard, je vis de la mélodie des



Tribunal de l'Inquisition.

qui nous couvre va s'écrouter sur nous. Vois-tu, *alma mia*, il y a quelque chose en moi que je ne comprends pas bien encore, pauvre ignorant que je suis, et que cependant je voudrais bien savoir : car cette vie devient intolérable, et il serait temps d'en finir. J'avais fait un serment au maître de la Garduna, et j'avais juré de lui obéir toute ma vie ; tu sais si j'ai été pendant longtemps fidèle à ma promesse.

— Oh ! oui, tu étais le plus brave de nos frères, s'écria la Serena avec un éclair dans les yeux : l'instinct de la Gitana venait de se réveiller ; oui, la Garduna peut se flatter qu'elle ne te remplacera jamais.

— Eh bien ! poursuivit le guapo, le maître m'avait ordonné d'obscurcir don Estevan de Vargas...



Les deux ermites

— Après ? fit la Serena.

— Ce n'est pas un reproche que je te fais au moins, continua Manofina ; mais tu m'as prié de ne pas obscurcir ce jeune cavalier, tu t'es attachée à mes pas comme une lionne pour arrêter mon bras et amollir mon cœur ; l'apôtre est venu ensuite... Enfin, j'ai manqué à mon serment, j'ai laissé vivre don Estevan...

Puis, ajouta le guapo d'un air farouche, comme un crime entraîne toujours un autre crime, j'ai renié la Garduna, j'ai abandonné mes frères... et maintenant... oh ! maintenant, poursuivit-il avec une sombre énergie, moi qui étais toujours le premier au danger, je passe ma vie couché par terre comme un chien ; moi qui vivais à la pointe de mon poignard, je vis de la mélopie des



Tribunal de l'Inquisition.

moines; et enfin la nuit... oui, la nuit, vois-tu, pendant que tu dors à côté de moi et que je ne puis fermer les yeux, si le vent agite les branches des arbres, il me semble entendre des plaintes d'agonie!... Lorsqu'un éclair trace dans l'air une figure rouge et sanglante, je crois voir un spectre qui passe devant moi pour me défier ou m'épouvanter... Et enfin... enfin... moi qui ai tant de fois bravé la mort... je tremble au cri d'un grillon qui se roule dans sa hutte de terre... je suis devenu lâche comme une poule... j'ai peur...

En achevant ces mots, le guapo était devenu d'une pâleur livide, une sueur gluante et froide couvrait son front bronzé, et ses yeux ternes et hagards exprimaient une indicible souffrance.

La Serena souleva dans ses bras la tête égarée de Manolina, et, l'appuyant



Est-ce que tu as envie de m'obscurcir, frère ?

sur son sein avec une adorable tendresse, comme une mère eût fait de son enfant malade, elle le baisa doucement au front comme si le contact de ses lèvres eût eu le pouvoir de le calmer.

C'était en effet un baume consolant pour le cœur du guapo; il ferma doucement les yeux pour ne plus voir les fantômes qui l'obsédaient, et pressa sa tête sur le sein de la Serena pour comprimer les battements rapides de ses tempes.

— Chère âme, dit la Gitana, pourquoi souffres-tu ainsi ? Pourquoi te reproches-tu comme un crime la plus belle action de ta vie ?

— Je crains que Dieu me punisse d'avoir trahi le serment fait à la confrérie.

— L'apôtre t'a donné l'absolution, que crains-tu ?

— C'est vrai, l'apôtre est un saint et il ne nous aurait pas trompé, dit le guapo un peu rassuré.

— N'est-ce pas lui qui a prié Dieu de te rendre à la vie lorsque tu étais si malade que tout le monde s'était éloigné de toi craignant de gagner ta maladie?

— Excepté toi, ma Culevrina, toi qui as été chercher l'apôtre pour me ressusciter, toi qui n'as pas eu peur de gagner mon mal.

— Moi, je n'avais pas grand mérite à cela, fit-elle avec un léger mouvement d'épaules; qu'aurais-je donc fait si tu étais mort? Le plus court était de tomber malade et de mourir après toi.

— Oh! je vois bien que tu m'aimes! s'écria Manofina avec une joie mêlée d'orgueil; je vois bien que tu m'as toujours dit la vérité.

— Pauvre innocent! dit-elle, je t'aime ainsi parce que Dieu le veut ainsi, et c'est par sa volonté aussi que nous avons quitté la Garduna.

— Tu crois? fit nativement le bravo.

— L'apôtre me l'a dit; je crois tout ce que dit l'apôtre, répondit pieusement la jeune femme,

— Tu as peut-être raison, Culevrina, murmura le guapo pensif... Oh! mais, poursuivit-il tout à coup avec une légère amertume, vivre sans rien faire, sans courir les aventures, sans exposer sa vie le jour et la nuit, sans que personne vous dise jamais: « C'est bien, c'est bien fait, Manofina! » vois-tu, *alma mia*, c'est à devenir enragé. Encore si je pouvais sauver les victimes de l'inquisition, comme disait l'apôtre: me battre contre les familiers du saint office, comme le soir où nous avons délivré cette jeune sœur, tu sais?

— C'était bien fait cela, dit la Serena, l'apôtre avait ordonné de la sauver.

— Oh! sans toi cependant, poursuivit Manofina dont les yeux s'animaient au souvenir de ce combat nocturne, sans toi, Culevrina, c'en était fait de moi: Manofina n'aurait plus jamais joué de son couteau d'Albacete.

En s'exprimant ainsi, le guapo caressait avec complaisance le manche d'ivoire de son poignard espagnol, dont la large lame damasquinée étincelait à la clarté indécise du foyer.

— Calme-toi, *corazon mio*! fit la Serena; sois tranquille, la guerre n'est pas finie; nous aurons encore plus d'un ennemi à combattre. Ton poignard ne se rouillera pas dans sa gaine; il y a à Séville tant de pauvres gens persécutés par l'inquisition!... Ne te souviens-tu pas que l'apôtre nous a recommandé de les sauver toutes les fois que nous le pourrions?

— Mais où les trouver? ajouta Manofina; depuis que j'ai quitté la Garduna, mon couteau n'est sorti de sa gaine que pour couper les joncs du Guadalquivir, dont tu fais les nattes qui nous servent de lit.

— Sois tranquille, dit tendrement la Serena; l'occasion viendra, et bientôt.

Et en lui souriant de l'air le plus doux, elle montrait deux rangées de dents blanches et brillantes, pures comme celles d'un enfant.

A ce moment, un souffle venu du dehors agita vivement la flamme du foyer; les branches déliées et touffues qui pendaient à l'entrée de la caverne comme une draperie brodée s'écartèrent avec un bruissement prolongé.

— Qui vient là? s'écria le guapo en se relevant brusquement et en portant la main à son poignard.

— Est-ce que tu as envie de m'obscurcir, frère? demanda le nouveau venu d'un timbre clair et sonore.

— *Virgen del Carmen!* s'écria la Serena, qui aurait pensé que c'était Coco qui venait nous visiter à cette heure!

— Est-ce que tu as besoin de nous? ajouta vivement Manofina.

— Bien! bien, Manofina! s'écria l'alguazil; toujours le même, mon brave; tu n'as pas perdu ton courage, quoique tu te sois fait ermite.

— Ah! mon Dieu! soupira le guapo, qu'il y a longtemps qu'on ne m'avait dit cela!... Tu es bien heureux, toi, Coco, poursuivit-il tu vas, tu viens, tu travailles, tu es bon à quelque chose enfin, tandis que moi...

La Serena lui appuya doucement la main sur la bouche pour l'empêcher de continuer; mais il n'en fallait pas tant à l'alguazil pour deviner l'état moral de l'âme du guapo. La finesse d'esprit est née en Andalousie. Coco avait lu jusqu'à la dernière syllabe ce qui se passait dans l'âme de son ancien camarade.

— Bien, pensa-t-il, il s'ennuie, nous le tenons.

— Quoi de nouveau à Séville? demanda Culevrina en cherchant à détourner la conversation.

— Oh! bien des choses, répondit l'alguazil d'un ton mystérieux.

— Conte-nous cela, s'écrièrent en même temps la Serena et le guapo en tendant le cou vers lui par un mouvement d'avidité curieuse.

— Patience, fit l'alguazil, cela est un peu long à raconter.

— Eh bien, dit Culevrina en ramenant sous ses pieds sa jupe rouge qui flottait sur la natte, assieds-toi là, Coco, et dis-nous ce qui se passe.

— Oui, assieds-toi, ajouta Manofina dont les yeux brillaient d'impatience; voyons, frère Coco, que se passe-t-il?

Coco s'assit.

La Serena roula dans ses doigts menus quelques brins d'épine-vinette qu'elle s'amusa à égrener sur son tablier.

Manofina attachait l'alguazil ses deux grandes prunelles fauves comme celles du lion du désert.

— Je dois te dire, Manofina, commença le rusé Coco, que la société de la Garduna ne t'a pas encore remplacé.

— Je le crois bien, répliqua vivement la Serena... Est-ce qu'elle l'espérait? poursuivit-elle avec une indécise vanité de femme et d'amante.

— Laisse-le donc parler, Culevrina, dit le guapo.

— Je disais donc, reprit l'alguazil, que la place est encore vacante à la Garduna.

— Après? voyons, fit Manofina.

— Cependant la société ne continue pas moins d'être brave, loyale et fidèle à ceux qui l'emploient.

— Est-ce un reçoche que tu m'adresses? murmura sourdement le guapo.

— Non, mon brave, Dieu m'en garde! je voulais seulement te dire que les fonctions de la Garduna deviennent de jour en jour plus importantes, et que...

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait? interrompit brusquement le guapo; tu sais bien que je n'en fais plus partie.

— C'est ta faute, dit Coco.

— L'apôtre me l'a défendu, répliqua l'amant de la Serena.

— Pourquoi viens-tu le tenter, Coco? dit Culevrina fâchée; ce n'est pas d'un bon frère, cela.

— Si vous me laissiez le temps de parler, vous autres, grommela le jeune tavernier, vous ne perdriez pas ainsi votre temps en paroles inutiles.

— Eh bien ! parle, voyons, nous ne dirons plus rien, nous écoutons...

— Aussi bien vous me faites perdre mon discours ; taisez-vous donc une fois pour toutes... Où en étais-je ? Ah ! c'est bien ! La Garduna est plus florissante que jamais, les inquisiteurs la payent pour obscurcir les hérétiques, les hérétiques veulent la payer pour obscurcir... non, pour arrêter les inquisiteurs.

— Comment cela ? fit Manofina, dont le regard s'animait d'un feu étrange à chaque parole de l'alguaзил.

— O mes amis ! si vous saviez ce qui se passe, poursuivit Coco : le gouverneur de Séville va être brûlé, sa fille est en prison pour toute sa vie.

— *Jesus mio !* s'écria la Serena, et don Estevan qu'est-il devenu ?

— Chut ! fit Coco en mettant un doigt sur ses lèvres et en tournant la tête de tous côtés comme s'il eût craint d'être entendu ; de celui-là il n'en faut pas parler, car on le mettrait peut-être en prison aussi, et...

— Sois donc tranquille, se hâta de dire Culevrina, il n'y a pas de familiers ici ; nous n'avons d'autres voisins que les vautours et les couleuvres, et ceux-là sont moins à craindre que les autres...

— O mes amis ! continua le tavernier, si vous saviez ce qui se prépare.

— Enfin t'expliqueras-tu ? dit Manofina impatienté.

— J'y suis, reprit Coco : don Estevan de Vargas, qui veut à tout prix sauver son beau-père et sa fiancée, a résolu d'enlever le gouverneur et dona Dolores le jour de l'auto-da-fé, et d'arrêter les inquisiteurs.

— J'en suis ! s'écria Manofina.

— Attends, tu ne ferais pas cela tout seul ; c'est pourquoi il est nécessaire que la société de la Garduna, qui est toujours prête à se battre et à venger les innocents, soit de moitié dans le complot pour en assurer le succès.

— Tu sais bien que je n'appartiens plus à la société, objecta tristement Manofina.

— C'est justement pour cela que tu peux nous servir, frère, dit Coco, voyant qu'il avait déjà fait les trois quarts de la besogne, et que Manofina était à lui.

— Explique-toi, frère.

— Je t'ai déjà dit que le maître n'a pu encore te remplacer, et qu'il te regrette vivement. Or, nous avons besoin de l'aide du maître pour mener à bien notre entreprise. C'est donc à toi, Manofina, d'aller le trouver ; tu as toujours été son favori, il ne refusera pas d'être du complot si tu lui promets d'en être aussi ; car, dans l'espoir de te regagner à la société, il fera tout ce que tu voudras.

— Si je lui laisse cet espoir je le tromperai, répondit le guapo violemment combattu entre ses instincts batailleurs, son amour effréné pour le danger et la promesse qu'il avait faite à l'apôtre.

— Tu n'auras pas besoin de le tromper, répliqua l'alguaзил ; s'il a un espoir vain, tant pis pour lui ; tu ne seras pas obligé à tenir ce que tu n'auras pas promis. En outre, ajouta-t-il, don Estevan est très riche, et je crois que la récompense que je suis autorisé à promettre en son nom à la confrérie vaut la peine qu'on le serve. Allons, mon brave, prépare-toi à me suivre, c'est l'heure ; viens trouver le maître et dépêchons ; l'auto-da-fé est fixé à la huitaine, il n'y a pas de temps à perdre pour disposer les choses. En route et partons !

Celui qui aurait pu en ce moment étudier le visage du guapo eût été effrayé

de l'immense poème d'émotions qui se déroulait dans son âme à mesure que parlait l'alguaзил. Toutes les forces vitales de cet homme énergique, depuis si longtemps inactives, s'étaient réveillées à la fois. Son cœur avait bondi dans sa vaste poitrine comme un lion déchaîné, et la fièvre de l'enthousiasme, l'ardente exaltation du courage longtemps comprimé, donnaient à cette mâle figure une grandiose expression.

On y pouvait lire également son souverain mépris du danger et un profond fanatisme religieux.

Le moment était enfin venu d'exécuter le commandement de l'apôtre, de celui qu'il regardait comme l'envoyé de Dieu.

Il allait enfin combattre pour la justice ; combattre contre les oppresseurs en faveur des opprimés, et tout en donnant l'essor à ses facultés et à ses goûts les plus intimes, gagner le paradis de Jésus-Christ. Le paradis !... ce rêve sublime des pauvres et des affligés...

Le guapo était resté un moment anéanti sous le poids de tant de sensations diverses, accablé de l'immense bonheur qui venait à lui.

La Serena le considérait anxieuse et troublée, attendant la décision souveraine de son maître et seigneur.

Enfin Manofina se releva, bondit comme un taureau sauvage, et serrant autour de ses flancs la ceinture rouge qui retenait son poignard, il s'écria d'une voix puissante :

— Marchons !

La Serena, plus lesté qu'une chèvre des montagnes, était déjà debout à ses côtés :

— Où vas-tu ? demanda l'alguaзил.

— Avec vous, répliqua fièrement la Serena ; est-ce qu'il y aurait de bonne fête sans moi ?

— Sans doute, fit le guapo en la pressant avec tendresse contre sa poitrine ; est-ce que nous marchons l'un sans l'autre ?

Ils sortirent tous trois de la caverne.



EL BAILE DE CANDIL¹

A mesure qu'il approchait du *palacio de la Garduna*, Manofina tendait le nez au vent ; ses narines se dilataient, et il humait l'air comme eût fait un cheval arabe en reconnaissant la tente de son maître.

La Serena elle-même ne se défendit pas de ce léger tressaillement qu'on éprouve à la vue des lieux longtemps aimés, et qu'on avait cru ne plus revoir.

La nuit était calme, tiède et sombre ; la lune, dans son plein, avait depuis longtemps disparu derrière l'horizon.

C'était une nuit délicieuse pour des amants ou des conspirateurs.

Comme ils allaient franchir la première enceinte de murailles qui enferme le *palacio*, ils s'arrêtèrent pendant quelques minutes, étonnés et ravis à la fois du spectacle qui s'offrait à eux. Une grande masse de lumière s'échappait par la porte à moitié ouverte, et on entendait au loin le from-from d'une guitare, accompagné d'une mâle voix d'homme et des grêles accords du *pandero*².

— Comme ils sont joyeux ! fit la Serena avec un soupir.

— Quel est donc le saint du jour ? demanda Manofina.

— C'est peut-être la fin d'une neuvaine, répondit Coco.

— Entrons, fit la Serena dont les petits pieds impatients se remuaient d'eux-mêmes en cadence au son de cette musique connue.

La Serena était la meilleure danseuse de fandango de Séville ; elle chantait en outre la *cana* de façon à faire délirer un anachorète.

Ils hâtèrent le pas, et comme ils passaient devant un massif d'ébéniers et de lilas, ils entrevirent dans l'obscurité trois hommes dont ils ne pouvaient reconnaître les traits ni les vêtements. Ces trois hommes étaient debout derrière le massif, et causaient ensemble à voix basse.

Le guapo était trop préoccupé pour faire attention à eux. Coco feignit de ne pas les voir, et la Serena ne s'inquiétait guère en ce moment que de la danse ; déjà elle entrevoyait les têtes des danseurs couvertes de rubans de diverses couleurs, flottant au gré de leurs pas comme des bannières au vent, et suivant toutes les ondulations que leur imprimait tour à tour la passion ou le caprice.

¹ Le bal au lampion. C'est ainsi qu'on appelle, en Espagne, les bals du bas peuple, bals où un lampion fumeux est l'unique éclairage, et dans lesquels deux ou trois guitaristes oriards et détachés, unies à la voix des chanteurs ou chanteuses de ségúidillo, composent tout l'orchestre.

² *Pandero*. Qu'on s'imagine un châssis carré sur lequel est tendu et collé un parchemin, et autour duquel pendent de nombreux grelots de cuivre et force rubans aux vives couleurs, et on aura une idée assez exacte du *pandero*, cet instrument qu'on pourrait définir : un tambour de basque à double face, de forme carrée. Le *pandero* est l'instrument par excellence, et, dans la plupart des bailes de candil, il remplace la guitare. Cet instrument n'est touché que par les femmes, et c'est un beau cadeau à faire à une femme du peuple espagnol que de lui offrir un *pandero* orné de rubans et garni de grelots, surtout si l'on a eu soin de faire peindre, d'un côté du parchemin, un cœur enflammé et percé de flèches, et de l'autre le portrait véritable d'un beau contrebandier ou celui d'un bandit en renom.

Oh ! c'est que c'était vraiment là une belle fête, le baile de candil, le plus animé et le plus joyeux qu'on eût vu depuis longtemps à Séville.

Cependant, malgré leur impatience, lorsqu'ils furent arrivés près de la porte, le guapo et la Serena s'arrêtèrent ; un sentiment plus fort que leur désir, la pudeur de l'orgueil, si on peut l'appeler ainsi, les retint sur le seuil de cette demeure qu'ils avaient volontairement abandonnée ; ils hésitèrent...

— Eh bien ! allez donc ! fit l'alguzil.

— Entre, toi, dit Manofina à voix basse.

— A toi, Coco, dit à son tour la Serena ; c'est toi qui dois nous introduire.

— Oh ! je n'y ferai pas tant de façons, répondit le tavernier en prenant la main de la Serena avec une galanterie toute andalouse ; entre donc avec moi, Culevrina, puisque seule tu ne l'oses pas... Et toi, Manofina, ajouta-t-il, suis-nous, mon brave, tu vas voir si nous serons bien reçus.

En même temps, Coco acheva d'ouvrir la porte dans toute sa longueur, et s'avança d'un air triomphant au milieu de l'assemblée. Manofina, enbardi le suivit à peu de distance.

— Que Dieu garde vos seigneuries ! dit l'alguzil en ôtant courtoisement son chapeau.

A cette apparition inattendue, un cri de surprise s'éleva dans la salle, et l'assemblée, si attentive à la danse un instant auparavant, se resserra, curieuse et avide d'apprendre par quel motif le guapo et sa compagne revenaient parmi eux.

A peine avaient-ils mis le pied dans le *palacio*, que l'œil perçant de Mandamiento, qui voyait partout, les avait reconnus. Il était cependant à l'extrémité de la salle, calme, paternel, surveillant avec une gravité pleine de bonhomie les plaisirs de ses enfants ; car, autant le maître était sévère et despotique pour faire exécuter ses volontés, autant il savait, par une indulgence calculée et des concessions apparentes, subjuguier et rendre contents ceux qu'il dominait à leur insu. Mandamiento eût fait un roi très populaire si, à cette époque, la royauté n'eût été une chose sacrée qui ne pouvait se transmettre que par héritage, et à laquelle personne ne s'avisa de toucher.

La Serena marchait timidement les yeux baissés.

Une éclatante lumière inondait la salle. Chaque colonne supportait deux grandes torches de résine dont la mèche enflammée s'élevait en jets rougeâtres et hardis, lançant à la fois vers le plafond voûté des éclairs de flamme et des nuages de fumée.

Sur le sol, tout autour des colonnes, on avait étendu une multitude de nattes de sparterie de Valence. Chaque femme avait la sienne qui lui servait de chaise, et ainsi accroupie, elle servait d'appui à un homme assis par terre comme elle, et qui s'accoudait sur ses genoux comme sur les bras d'un fauteuil.

L'assemblée était ainsi disposée en une double rangée d'hommes et de femmes : c'était d'un aspect bizarre et pittoresque.

Les Sévillans, bruns, sveltes et agiles, revêtus de leur costume des grands jours, présentaient dans leurs physionomies originales et variées un ensemble du plus piquant effet.

Le milieu du cercle formé par les gens assis était occupé par les danseurs.

Le fandango lascif, poème d'amour lentement déroulé dans une pantomime expressive, était alors, comme aujourd'hui, la danse favorite des Andalous, le plus délicieux de leurs amusements ; que devait-il être pour des gardunos,

gens sans frein et sans retenue, natures fébriles et passionnées, race du désert encore trop près de son origine pour l'avoir oubliée !

Une folle ivresse présidait à cette fête.

Les plus gracieux *chivatos* de la société se pavanaient et faisaient les beaux dans leur élégant costume de *majos*¹, la main posée fièrement sur la hanche, le nez au vent, s'annonçant à vingt pas par le tintement sonore de leurs boutons d'argent, et tendant le jarret en marchant de manière à montrer avec avantage leurs jambes souples et nerveuses.

Les jeunes femmes dansaient ou coquetaient, agaçant de la voix, du geste, du regard, les *majos* les plus élégants.

Les *coberteras* causaient entre elles en médisant des jeunes filles et lorgnant encore en dessous les jeunes garçons.

Toutefois, ainsi que nous l'avons dit, l'apparition de Manofina et de Cule-

¹ *Majos*. Le mot *majo* n'a point de synonyme dans la langue française lorsqu'il est pris dans l'étendue que lui donnent les Espagnols. Le mot *majo* espagnol est un type qu'on ne trouve qu'en Espagne, dans l'Andalousie surtout où il existe encore dans sa splendeur primitive. Le mot *majo* désigne non seulement un homme luxueux à l'excès et très insouciant en ce qui touche ses dépenses, mais aussi une sorte de profession. Pour mériter le nom de *majo*, il ne suffit pas d'adopter le costume de Figaro, costume caractéristique des *majos* espagnols, moins la redingote et les basques de la jaquette chamarrée, sorte d'invention des costumiers de l'Opéra. Un jeune homme qui aspire au titre de *majo* doit réunir une foule de qualités et les défauts de ces qualités. Ainsi, il doit être brave et fanfaron, bon cavalier, bon tireur, et très-expert dans le maniement *del cuchillo* (le couteau), *del punal* (le poignard), et *del albacete* (long couteau à ressort et très pointu). Il doit danser avec grâce le *fandango*, la *cachucha*, la *matraca*, la *jerezana*, etc.; il doit être fort râcleur de guitare et savoir chanter tous les airs populaires à la mode, et surtout improviser une centaine de séguidilles ou une romance amoureuse d'à-propos. Enfin, sans être *torero* (toréador de profession), un *majo* est tenu de savoir *capear* (agacer), *banderillear* (planter des banderoles sur le cou d'un taureau), et *matar* (tuer) un taureau suivant toutes les règles de l'art, c'est-à-dire avec grâce, de sang-froid, et en plongeant le glaive entre les deux omoplates de la bête. Cependant, en sachant toutes ces choses, un jeune homme espagnol ne mériterait pas encore le titre de *majo* s'il n'était toujours amoureux fou d'une seule femme, et galant envers tout le beau sexe en général, car l'inconstance ainsi que l'indifférence lui sont interdites. Le *majo* est généreux jusqu'à la prodigalité; lorsqu'il s'agit de plaire à sa bien-aimée, il sacrifie tout à ses moindres caprices; mais pour lui il est sobre et endurci à toutes les fatigues, et habitué à supporter toutes les douleurs; car le *majo* espagnol n'a rien de cette fatuité sentimentale, efféminée, dédaigneuse et souvent égoïste de nos lions. Le *majo* espagnol déteste l'orgie et toute sorte de débauche; il ne connaît d'excès qu'en fait d'amour, de courage ou de luxe.

L'avarice est un péché dont aucun *majo* ne saurait être coupable; un *majo* avare serait déshonoré. Il en est de même de l'ivrognerie; un *majo* ivre serait, en Espagne, montré au doigt et méprisé au-dessous du Gitano mendiant et voleur.

Dans ses rapports avec les hommes, le *majo* a une sorte de dignité dédaigneuse qui lui sied à ravir; le *majo* doit montrer une extrême susceptibilité envers les hommes, et être prêt à jouer du poignard à la moindre provocation, en dépit des plus grands dangers. Car pour lui, chaque duel, chaque meurtre, est un titre de gloire auprès du beau sexe, en général, et de sa bien-aimée en particulier, pourvu, toutefois, qu'il n'ait tué personne *perfidement* (perfidamente).

D'après ce que je viens de dire du *majo*, on comprendra aisément que les *majos* sont presque toujours brouillés avec la justice. Il en est qui ont fait plusieurs années aux *presidios* (bagnes) de l'Afrique, ce qui est encore un titre pour un *majo* pur sang, si ces années de bagne n'ont pas été la punition d'un vol ou d'un assassinat.

Le *majo* est, dans le sexe féminin, ce que le *majo* est parmi les hommes; elle manie le poignard aussi adroitement qu'un *baratero* (voyez note 1, page 87), et plus d'un amant infidèle, plus d'une rivale, ont senti sa petite lame acérée. Les *majas* sont toujours des femmes du peuple, pour la plupart d'une condition équivoque, tandis que plus d'un jeune gentilhomme espagnol s'est fait *majo*. Pour se faire *majo*, il est indispensable d'être très beau garçon et ne pas avoir dépassé l'âge de vingt-cinq ans; après cet âge un *majo* commence à être usé et n'est plus bon qu'à improviser des séguidilles ou à faire le *chulo*, c'est-à-dire à servir dans leurs amours les *majos* plus jeunes que lui.

vrina avait produit une telle sensation, que la danse fut un moment ralentie, et que toutes les têtes se tournèrent de leur côté.

Afin de ne pas troubler la danse, la Serena fit le tour du cercle pour gagner le fond de la salle; mais le maître ne lui en donna pas le temps; il vint à elle avec autant de galanterie qu'on aurait pu en attendre d'un hidalgo, et en la regardant avec son plus gracieux sourire, il lui dit d'un air courtois :

— Quel saint du paradis t'a inspiré la bonne pensée de nous visiter, ma fille? Sois la bienvenue... et Manofina aussi, ajouta-t-il en tendant au guapo sa main large et calleuse.

Manofina, un peu confus, mit, non sans quelque répugnance, sa main dans



La Serena marchait les yeux baissés.

celle du maître; il lui semblait que c'était presque s'engager avec lui, et c'est ce qu'il ne voulait pas faire.

A cet accueil bienveillant du maître pour les ex-gardunos, succéda un hurra général d'approbation. Tous les gardunos petits et grands s'empresèrent autour de leurs anciens camarades, et ce furent des accolades sans nombre et des acclamations assourdissantes.

Quelques serenas, nouvellement enrôlées, regardèrent d'un œil de jalousie cette belle et gracieuse Culevrina, qui n'avait pas sa rivale dans Séville.

Mais bientôt l'une d'elles se tournant vers une *cobertera* des plus antiques, lui dit avec un rire de triomphe et de satisfaction :

— Voyez-vous donc celle-là, qui n'a pas seulement de *mona* neuve sur la tête; sa jupe de laine est fanée comme si elle n'en avait pas eu d'autre depuis

qu'elle est née, et ses chausses de satin lui tombent des talons comme si elles avaient envie de se sauver.

— Elle est devenue jeune comme un riz au safran depuis qu'elle nous a quittés, répondit la vieille ; et le moment est mal choisi pour se présenter vêtue de la sorte en si bonne compagnie. Voilà ce que c'est que de faire les fiers et d'abandonner la confrérie. Elle était ma foi plus pimpante quand elle faisait les yeux doux à ce gros prieur des Mercenaires que Manofina a si bien baptisé sur l'œil gauche.

— Tais-toi donc, vieille pie, fit Garabato, qui en ce moment se trouvait près de la cobertera ; Culevrina est toujours la plus belle fille de Séville ; elle est plus jolie en guenilles que les autres avec des perles et des rubans.

L'opinion de Garabato était généralement partagée par les hommes, et ceux qui ne le disaient pas le prouvaient assez par leurs regards et par leurs gestes.

De son côté, Mandamiento ne cherchait pas à dissimuler sa joie. Il conduisit la Serena à une natte restée vide vers le haut bout de la salle, et après avoir engagé la compagnie du guapo à s'asseoir :

— Amuse-toi, ma fille, lui dit-il, je vais causer un peu avec mon frère Manofina.

En disant cela, Mandamiento prit la main du guapo, et faisant signe à Coco de les suivre, il les conduisit à quelque distance du cercle, dans un coin isolé.

Puis, seul avec eux, il leur dit :

— Je suppose, mes enfants, que la présence de Manofina ici n'est pas sans motif, et j'ai hâte de le connaître. Peut-être notre cher Manofina se trouve-t-il dans quelque situation périlleuse qui réclame notre secours ! Quoiqu'il ne fasse plus partie de notre honorable confrérie, et que mal devoir ne nous engage envers lui comme frères, nous sommes toujours disposés, comme amis et comme camarades, à lui venir en aide toutes les fois que cela se pourra... sans contrevenir aux règles de notre honorable confrérie.

— Frère Mandamiento, se hâta de répondre Coco, il ne s'agit pas en ce moment de venir au secours de Manofina, il s'agit au contraire de le faire consentir à nous prêter le sien.

Mandamiento fit un mouvement de surprise.

— J'ai à te proposer une opération... et des plus graves, poursuivit Coco ; voilà pourquoi je suis venu ici avec Manofina. Écoute-moi maintenant, la chose en vaut la peine.

— Parle, dit le maître, de plus en plus surpris.

— Il y a à Séville, continua l'alguazil, un jeune seigneur très riche qui a besoin de toi.

— Par la barbe du roi ! s'écria Mandamiento, je suis toujours au service des jeunes seigneurs qui ont beaucoup d'argent.

— Ce jeune cavalier t'en donnera beaucoup. En revanche, voici ce qu'il faudra faire.

— Obscurcir son rival ? interrompit le maître.

— Bien mieux que cela vraiment, dit l'alguazil ; une expédition comme la confrérie n'en a jamais certainement fait.

— Par la vierge *del Pilar* ! s'écria le maître, ce que tu me dis là commence à m'alarmer. De quoi s'agit-il donc ? Explique-toi.

Coco regarda autour de lui d'un air mystérieux ; personne ne pouvait les entendre ; ils étaient à plus de quinze pas du cercle où l'on dansait. Toutefois, par surcroît de prudence, l'alguazil poussa Mandamiento et le guapo jusqu'à

la colonne la plus reculée ; puis, s'étant penché vers le maître, il lui dit à voix basse :

— Il faut nous aider à délivrer le gouverneur de Séville le jour de l'auto-da-fé.

— Comment cela ?

— En enlevant le grand inquisiteur que vous retiendrez prisonnier. Deux jours suffiront pour que don Estevan puisse gagner le premier port d'Espagne et s'embarquer pour un autre pays.

— Frère, répondit le maître, as-tu bien songé à ce que tu demandes ? Sais-tu que dans une pareille entreprise nous jouerions notre vie...

— Contre deux cent mille réaux, ajouta vivement le tavernier ; c'est la somme que don Estevan de Vargas offre de vous donner en récompense de vos services.

— Deux cent mille réaux ! fit Mandamiento ébloui de l'énormité de la somme ; deux cent mille réaux pour...

— Pour enlever monseigneur Arbues et le retenir prisonnier pendant deux jours dans les caveaux de la Garduna, se hâta de dire Coco.

— Oui, reprit le maître, et après que monseigneur Arbues sera libre, il nous fera brûler comme hérétiques. Me prends-tu donc pour un niais, Coco ? L'obscurcir, à la bonne heure, les morts ne peuvent plus faire de mal ; mais l'enlever, non, non, je n'enlève que les jeunes filles.

— Sa seigneurie ne veut pas qu'on l'obscurcisse.

— Sa seigneurie est candide comme un agneau ; sans la complaisance de Manofina et les ordres de... mais il suffit, je m'entends... Si don Estevan est encore en vie, ce n'est pas la faute de l'inquisiteur.

— Oh ! je ne tiens guère à la vie de l'inquisiteur, dit Coco ; mais si tu parles à don Estevan de l'obscurcir, il n'y consentira jamais, et le gouverneur de Séville sera brûlé.

— C'est bon, c'est bon, on sera discret, fit Mandamiento en souriant d'un rire de démon.

Deux cent mille réaux ! pensait-il en lui-même, pour avoir le plaisir de poignarder ce maudit inquisiteur qui me garde rancune et ne me fait plus rien faire depuis que j'ai manqué don Estevan. Deux cent mille réaux ! c'est un magnifique denier... De plus, on remplacera certainement monseigneur Arbues, cela ne sera pas difficile, et le nouvel inquisiteur, qui n'aura aucun grief contre moi, nous fera certainement travailler... Tout est donc profit pour la confrérie dans cette affaire.

Telles furent les réflexions rapides du maître de la Garduna ; mais, en habile diplomate, il se garda d'en faire part à ceux avec qui il traitait. S'adressant à Coco, qui attendait sa réponse, il lui dit :

— Et Manofina consentirait à être de cette expédition ?

— Sans doute, répondit vivement le guapo.

— Tu trouves donc que la Garduna est une bonne mère, et tu veux revenir à elle ? demanda insidieusement le capataz.

— Maître, je n'ai pas dit cela, répliqua Manofina ; cette expédition me plaît, je veux vous y aider, si vous le trouvez bon, et la Serena aussi, ajouta-t-il avec orgueil. Vous savez, maître, que la Serena vaut un guapo pour le courage et l'audace.

— J'entends, fit Mandamiento en clignant ses larges paupières sous lesquelles ses yeux verdâtres brillaient comme ceux d'un chacal ; j'entends, la

Serena et toi êtes bien aises de prendre part à cette opération à cause de la récompense promise.

— Maître ! dit Manofina d'un ton piqué, je n'ai jamais refusé un salaire honnêtement gagné ; mais si, cette fois, vous jugez convenable de ne nous rien donner, peu m'importe ; je partagerai de mon plein gré les dangers de cette expédition, sans exiger de récompense, puisque vous pensez que nous n'y avons point droit, n'étant plus membres de la confrérie.

— Et pourquoi n'en seriez-vous pas membres ? continua Mandamiento, car c'était là où il en voulait venir.

— Ne me tente pas, maître, fit Manofina ; ce qui est fait est fait, je n'y reviendrai pas. Seulement, dis-moi si tu acceptes mon aide et celle de Culevrina ; c'est tout ce que je te demande. Dans ce cas, tu me rendras pour un jour mon autorité de guapo, tu me donneras une troupe à commander, et sois tranquille, je me charge du reste.

— Eh bien ! dit Coco, est-ce convenu, maître ? Puis-je amener ici don Estevan et ses amis pour que vous vous entendiez ensemble et disposiez la besogne ?

— Tu le peux, répondit Mandamiento charmé de la résolution de Manofina malgré ses restrictions, car il espérait bien parvenir à le ramener entièrement à lui ; puis, s'adressant au guapo :

— Vois, mon fils, lui dit-il, si la confrérie et moi conservons de l'amitié pour toi ; nous n'avons encore trouvé aucun de nos plus vaillants *postulants* digne de te succéder, et ta place est vacante encore à la Garduna. Reprends-la donc pour le jour de l'expédition projetée, et que Dieu t'inspire ensuite, mon enfant ! Puisses-tu prendre une bonne et sage résolution.

— Moi, dit Coco, je cours avertir don Estevan ; il faut que tout s'arrange ce soir.

— Va, dit Mandamiento, rien n'est plus favorable à une opération de cette sorte que le tumulte d'une fête. Et toi, Manofina, ajouta-t-il, ne vas-tu pas danser un *fangando* avec ta jolie Culevrina ?

— Si vraiment, fit le guapo.

Et Manofina alla prendre la Serena pour la conduire dans le cercle des danseurs.

Malgré la pauvreté de son costume, tout le monde s'empressa pour voir danser la Serena ; elle était si belle et si jolie, si agaçante et si mélancolique, qu'il était impossible de la voir sans l'aimer, et puis elle dansait si bien !...

Pendant ce temps, Coco était sorti du *palacio* et s'était dirigé vers le massif d'ébéniers, où tout à l'heure trois hommes causaient ensemble. Ils étaient encore arrêtés à la même place et semblaient attendre.

L'alguazil s'avança vers eux en faisant exprès un peu de bruit. Quoiqu'il fit sombre, Estevan le reconnut.

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

— Tout est prêt, *senor caballero* ; le maître de la Garduna fera tout ce que vous voudrez.

— Je vous l'avais bien dit, fit Estevan en se tournant vers ses compagnons, don Rodriguez de Valero et don Ximenès de Herrera ; maintenant, nous sommes sûrs de réussir.

— Don Estevan, murmura le vieux seigneur, vous avez jugé utile de vous adjoindre ces Gitanos ; mais, mon jeune ami, vous ne comprenez pas la moitié de votre force ; si j'avais votre âge, si j'étais beau comme vous, et si je

m'appelais don Estevan de Vargas, je voudrais, à ma seule parole, faire lever comme un seul homme le peuple de Séville et bouleverser l'Espagne.

— Don Rodriguez, répondit Estevan, vous parlez en ce moment comme un jeune homme ; laissez-moi parler à mon tour comme un vieillard.

Vous m'accordez une grande puissance de fascination ; soit, je veux croire que je la possède et que je pourrais aisément, grâce au souvenir de mon père encore vivant dans le cœur des Espagnols, révolutionner Séville contre les inquisiteurs. En supposant qu'il en soit ainsi, quel bien cela ferait-il à l'Espagne ? A quoi cela servirait-il ? A faire périr des milliers d'hommes sans améliorer le sort de ceux qui resteraient. Savez-vous, don Valero, que pour briser à jamais le joug de l'inquisition, il faudrait que l'Espagne toute entière



Une folle ivresse présidait à cette fête.

fût réunie dans un accord unanime de sentiments et de volonté. Les insurrections partielles enfantant la guerre civile, appauvrissent, détruisent un pays, mais elles ne le changent pas : ce sont des saignées réitérées sur un corps robuste, elles le font respirer un jour pour le ruiner à la fin. C'est la science, c'est la philosophie qui, seules, pourront régénérer l'Espagne et la rendre libre. Jusque là, ne l'espérons pas, nous ne sommes pas destinés à voir ces beaux jours.

— Pourquoi donc conspirons-nous ? interrompit Valero.

— Pour un seul fait, répliqua Estevan, pour un intérêt particulier. Moi, pour délivrer ceux que j'aime, vous et don Ximenès, par amitié pour moi ; c'est là croyez-moi, notre plus grand véhicule.

— Estevan, dit don Ximenès, vous calomniez nos intentions en les restreignant à un intérêt particulier.

— Non, reprit Estevan, je ne les calomnie pas ; nous avons l'âme grande et chaleureuse, nous gémissons des maux de l'humanité ; et il y a trois mois, j'aurais dit comme vous, don Rodriguez, que l'amour seul de nos frères souffrants, l'amour du peuple avili et persécuté nous poussait à cet acte de révolte. J'ai appris depuis à mieux analyser les sentiments de l'homme, et je me dis que si Dieu nous avait créés pour être les régénérateurs de l'Espagne, il nous eût accordé d'autres moyens d'action et nous eût peut-être fait vivre un siècle plus tard ; ou bien, nous aurions eu le don de l'apostolat et nous aurions été d'humbles et courageux athlètes comme Jean d'Avila, comme Jean de Dieu et comme votre savant disciple Egidius : âmes sublimes tellement embrasées du saint amour des hommes qu'elles font une complète abstraction d'elles-mêmes et de tout sentiment personnel en faveur de la grande famille humaine. A ceux-là, le droit de remuer l'Espagne jusque dans ses entrailles et de la régénérer par l'esprit ! Quant à la régénération du glaive, c'est une blessure sur une plaie, voilà tout ; et si je conspire aujourd'hui avec vous, messeigneurs, ce n'est pas que j'en attende un bien pour mes frères souffrants d'Espagne, c'est parce que j'aime et que je veux sauver celle que j'aime. — C'est là de l'égoïsme, je pense, ajouta-t-il en souriant avec amertume.

— Estevan, dit don Ximenès, vous valez mieux que nous, et dans l'occasion vous seriez plus dévoué que nous.

— Quel que soit le motif de notre révolte, il est sacré. Marchons donc, dit Valero, et soyez notre chef à tous, Estevan ; vous êtes plus éloquent que Cicéron, et vous avez une franchise à laquelle on ne peut résister.

— Où faut-il aller ? ajouta le vieux seigneur en s'adressant à l'alguazil.

— Suivez-moi, messeigneurs, dit Coco, et pour ne pas éveiller de soupçons, entrez au baile sans cérémonie, amusez-vous, causez avec les jolies filles. Vous, seigneur don Estevan, je vous conseille de faire danser la Serena.

— Qui ferai-je danser, moi ? demanda le vieux Rodriguez.

— Que votre seigneurie se rassure, dit en souriant l'alguazil, les danseuses ne manquent pas à la Garduna ; il y en a de toutes les couleurs et de tous les âges.

— Précède-nous donc, dit Estevan.

L'alguazil rentra seul dans la Garduna.

La danse était en ce moment vive et animée. Un joyeux bolero, dansé par Manolina et la Serena, tenait toutes les âmes en suspens. Des bravos multipliés accueillait chaque pose gracieuse, chaque légère pirouette de la danseuse. La Serena, le cou en avant, les yeux flamboyants et humides, ses petites mains armées de castagnettes, ondulait comme une couleuvre, balançant avec une grâce désespérante sa taille souple et cambrée. Le guapo, animé par la musique, par les agaceries de Culevrina, et aussi par les applaudissements de l'assemblée, déployait avec une hardiesse inconcevable la vigueur et la souplesse de ses jambes. Taillé comme un enfant de l'Andalousie, le guapo avait des muscles d'acier, et avec cela, cette grâce hardie, sauvage, accentuée, fruit d'une existence vagabonde et d'une immense liberté.

Au dernier pas du bolero, un hurra unanime et prolongé s'éleva dans la salle.

Les trois seigneurs y entraient en ce moment,

Leur arrivée ne changea rien à l'entrain de l'honorable société. En Espagne, les gens titrés se mêlent volontiers aux gens du peuple, sans que les premiers croient déroger à leur dignité, ni que les derniers se tiennent honorés d'une telle condescendance.

Coco s'approcha du maître.

— Voilà le jeune seigneur qui doit payer, lui dit-il en désignant don Estevan de Vargas.

— Le même que Manolina devait obscurcir, observa Mandamiento ; il paraît qu'entre ce jeune seigneur et l'inquisiteur de Séville c'est une guerre à mort. Bien ! bien ! poursuivit-il en se frottant les mains ; où il y a des œufs cassés on fait des omelettes. C'est bien, Coco, qu'ils restent ; après la fête nous parlerons d'affaires ; pour le moment, la Garduna a besoin de souper.

En effet, au milieu du cercle des danseurs, une apprentie *serena* et deux ou trois *chivatos*, de cuisine ce jour-là, venaient de servir le repas.

Sur une grande natte étendue par terre en guise de table et de nappe, ils avaient dressé leur superbe *medianoche*. Il consistait en plusieurs jattes de terre cuite remplies de *gazpacho*¹, en un énorme *quizado*², et quatre *cabritos* rôtis. De cuillers ou d'assiettes, point. Les gardunos ignoraient complètement l'usage de ces objets de luxe ; ils mangeaient cordialement à la gamelle, et se servaient de leurs dix doigts en guise de fourchettes.

Le maître s'avança alors vers les conjurés.

— Messeigneurs, leur dit-il avec courtoisie, vos seigneuries daigneront-elles partager le repas de mes enfants ?

— Très volontiers, répondirent-ils.

Et s'emparant chacun d'une natte, ils s'assirent par terre comme les autres, sans crainte de gâter leurs habits de soie.

Avec une adroite intention, Estevan s'était placé près de la Serena.

L'amante du guapo, déjà très disposée en faveur de ce beau jeune seigneur à qui elle avait sauvé la vie, le regarda avec une douce tristesse, et des larmes lui vinrent aux yeux en songeant que sa belle fiancée était dans les cachots de l'inquisition, et que le malheureux Estevan était forcé de sourire.

Pendant que l'assemblée faisait disparaître les plats avec un appétit de gardunos, Estevan, tout en faisant semblant de dévorer quelques lambeaux de *cabrito*, dit à Culevrina qu'il voulait gagner :

— Tu danseras avec moi, n'est-il pas vrai ?

— Non, señor, répondit-elle avec une tristesse affectueuse. J'aime la danse, et je serais très honorée de danser un fandango avec votre seigneurie ; mais, Dieu merci, vous n'aurez pas cette corvée ce soir. Le bal est fini pour aujourd'hui.

¹ Le *gazpacho* est un mets très usité en Andalousie, non-seulement par le peuple, mais par les gens du monde. Le *gazpacho* consiste en quelques morceaux de pain qu'on a fait tremper dans l'eau et qu'on arrose ensuite de piment rouge, d'huile, de vinaigre et de sel. Puis on y ajoute encore de l'eau. Tel est le *gazpacho* du peuple. Les gens aisés y ajoutent, mariné et coupé par petits morceaux, du saucisson d'Estramadure, et souvent des tranches de bœuf salé et fumé. Le *gazpacho* passe pour un mets très rafraîchissant. Les soldats qui tiennent garnison dans les différentes villes du midi de l'Espagne, en reçoivent une ration chaque jour depuis le 1^{er} avril jusqu'au 30 septembre. Le *gazpacho* est, dit-on, le meilleur préservatif contre les fièvres chaudes qui, souvent, deviennent épidémiques dans les quatre royaumes de l'Andalousie, c'est-à-dire dans les provinces de Séville, Malaga, Cordoue et Grenade.

² El *quizado*, mot pour mot le ragôût, est en Espagne un étouffé de bœuf et de mouton coupé par petits morceaux dans lequel on met force oignons et surtout beaucoup de piment et autres épicerics. Le *quizado* est un plat classique qu'on sert à tout souper vraiment espagnol.

d'hui, et après le souper, chacun ira à sa besogne; aussi bien, vous ne devez guère avoir envie de danser.

— Bonne Culevrina ! répondit Estevan.

— Soyez tranquille, dit-elle à voix basse, nous danserons autrement dans huit jours, car j'en serai, moi aussi... Mais mangez donc, poursuivit-elle, et ne parlons plus de cela, voilà des serenas qui sont jalouses de vous voir causer avec moi.

Le souper disparut avec une rapidité merveilleuse. Don Rodriguez mangeait comme un Gitano, et agaçait les jeunes filles. Don Ximenès riait de son mieux avec une serena très jolie qui eût volontiers changé son guapo pour le beau seigneur habillé de velours.

Personne ne se doutait que cette gaieté apparente cachait une conspiration.

Mais aussitôt que Mandamiento vit le repas terminé, il fit un signe; son visage, tout à l'heure souriant, devint imposant et sévère. Les gardunos, hommes et femmes, se levèrent comme un seul homme, et chacun, selon les ordres qu'il avait reçus du maître avant de commencer le bal, se rendit au poste qui lui avait été indiqué.

XXXIX

UN COMLOT

Il ne restait plus dans le palais de la Garduna que le maître, l'alguazil, Mandofina, sa compagne et les trois seigneurs.

Quelques-unes des torches s'éteignaient lentement, la salle immense devenait plus sombre, et la nuit avancée donnait encore plus de solennité à cette réunion mystérieuse.

Il était deux heures du matin.

Le maître ouvrit alors un grand bahut de chêne, placé à l'un des angles de la salle, en tira un registre de parchemin jaune et crasseux, un godet de plomb rempli d'encre, et une forte plume d'aigle grossièrement taillée; puis il referma le bahut qui lui servait à la fois d'armoire et de table, et après avoir disposé sur son couvercle les divers objets qu'il en avait tirés, il alla vers la porte pour s'assurer qu'elle était bien fermée.

Le pêne de la serrure n'était sans doute pas bien entré dans sa gâche, car, au moment où Mandamiento allait, de sa main vigoureuse, pousser cette lourde masse de chêne pour la fermer entièrement, elle s'ouvrit comme d'elle-même, et un nouveau personnage entra dans le palais de la Garduna.

C'était José.

Averti par Coço, il s'était rendu à cette réunion.

A la vue du jeune dominicain, Estevan poussa un cri de rage, et se tournant vers l'alguazil, il lui dit d'une voix sourde :

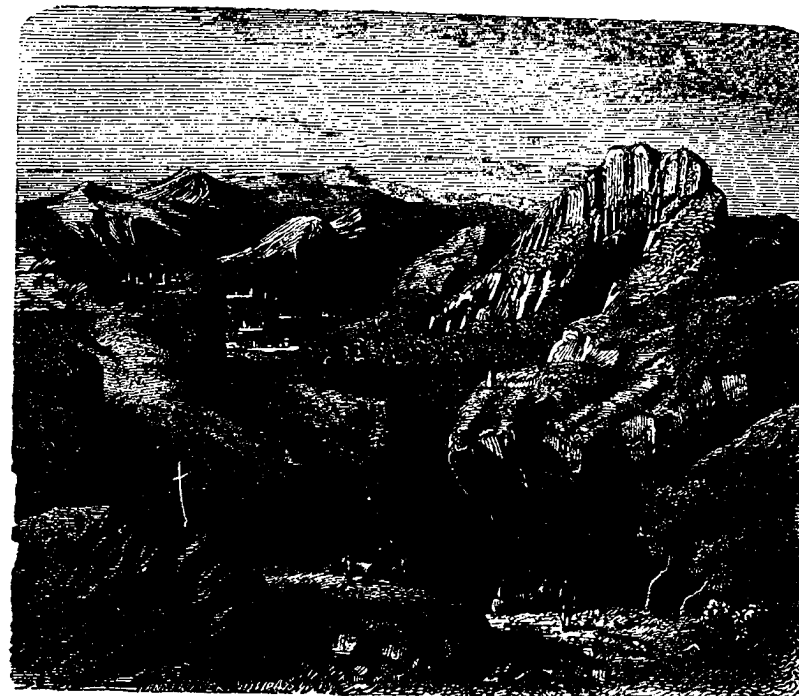
— Tu m'as trahi, misérable!

L'alguazil ne se troubla aucunement, et répondit du ton le plus calme :

— Non, seigneur, je ne vous ai point trahi.

Il y avait une telle expression de vérité dans la physionomie de Coço, qu'Estevan fut ébranlé.

En même temps, Mandamiento, ignorant le motif de cette visite nocturne, recevait le dominicain avec tout le respect dû au favori du grand inquisiteur.



Vue des environs de Séville.

— Que désire Sa Révérence? demanda enfin le maître, quelque peu alarmé.

— Parler à ces trois seigneurs, répondit José.

Mandamiento fronça le sourcil.

— Que veut ce moine? demanda tout bas Valero à Estevan.

— Nous allons le savoir, répondit le jeune comte.

En disant cela, il s'avança vers le jeune religieux.

José lui tendit amicalement la main.

Estevan ne la prit pas; mais regardant le jeune dominicain au visage, il lui dit :

— Ce n'était pas assez de m'avoir trahi; vous voulez encore me perdre, n'est-il pas vrai?

— Je ne vous ai point trahi, répondit José d'un ton doux et triste; je viens vous consoler et vous aider.

— Mais Dolores ? poursuivit Estevan dont la jalousie se réveillait intenses, et cruelle en présence de celui qu'il soupçonnait : Dolores ! qu'en avez vous fait ?

— Dolores vous sera rendue saine et sauve, continua le dominicain.

— Oui, car je la délivrerai, moi, s'écria Estevan avec impétuosité; vos perfidies ne m'abusent plus, don José, et si je voulais en ce moment, poursuivit-il avec amertume ! si je voulais !... Voyez, don José, vous avez été imprudent... nous sommes ici cinq contre vous, et ces hommes me sont dévoués.

— La preuve que je ne vous crains pas, répondit José, c'est que je suis venu et que je suis venu seul. Si je vous avais trahi, pourquoi vous chercherai-je ! quel besoin ai-je de vous ? Croyez-moi, Estevan, ne méconnaissez pas vos vrais amis ; leur secours vous est nécessaire, et ils vous l'offrent dans toute la sincérité de leur âme.

— **Vrai Dieu !** s'écria tout à coup Rodriguez, c'est le jeune religieux qui m'a sauvé l'autre jour de la fureur de ses confrères.

— Révérence ! continua-t-il en se rapprochant de José, permettez-moi de vous remercier du secours que vous m'avez donné il y a deux jours à la taverne de la *Buena Ventura*. J'ai recouvré toute ma raison, ajouta-t-il en souriant, et je tiens à vous le prouver, mon père.

— La raison ne consiste pas à dire des choses sensées, répondit froidement José, mais à les dire en leur temps et à propos ; quand on sème sur la pierre, les oiseaux du ciel mangent le grain, et il ne produit rien à celui qui a semé. Vos déclamations vous feront brûler vif, croyez-moi.

— On n'oserait, répliqua Valero, l'inquisition me croit fou.

— L'inquisition pourrait bien à la fin s'apercevoir que vous êtes un fou dangereux, et vous traiter comme elle traite les sages.

— **Eh bien !** s'écria Valero, que m'importe ? le martyr est une belle gloire.

Pour la seconde fois depuis qu'il connaissait José, Estevan était vaincu par cette simplicité si vraie, par ce charme d'attraction qui respirait dans tous les traits du jeune religieux. Il lui tendit la main à son tour d'un air franc et amical ; José la prit et la serra avec affection en lui disant, de sa voix douce et enchanteresse :

— Soyons amis, croyez-moi... amis jusqu'à la mort... je le mérite... Un jour, José vous sera peut-être bien cher.

Estevan hésitait encore ; un doute cruel l'obsédait.

— Don José, dit-il enfin après quelques moments d'hésitation, une chose encore ; si vous voulez me convaincre, rendez-moi Dolores et son père, et je vous croirai.

— Pensez-vous, dit José, que le saint office rende aussi aisément ses victimes ?

— Non, mais José, le favori de l'inquisiteur, fait ce qu'il veut dans le saint office.

— José peut beaucoup, répondit le favori, mais il ne peut vous rendre un homme dont on a brisé et brûlé les membres.

— Que dites-vous ? demanda vivement Estevan.

— Je dis que Manuel Argoso a subi hier la question du feu et celle de l'eau ; je dis qu'il est impossible que je le sauve puisqu'il ne peut marcher.

— Mais Dolores ! Dolores ! s'écria le malheureux jeune homme dans une angoisse inexprimable.

— Soyez tranquille sur elle. Dolores n'a subi aucune torture et je la délivrerai. Si après l'auto-da-fé vous ne la trouvez pas dans la maison de Juana, faites-moi ce que vous voudrez, don Estevan... Je ne suis pas un adversaire bien redoutable, allez, ajouta-t-il avec cet accent profond de tristesse qui semblait faire le fond de son caractère.

— Vous jurez de me rendre Dolores ? demanda Estevan.

— Le serment a été inventé pour les fourbes, répondit José ; je ne jure pas, je vous le promets.

— Messieurs ! s'écria le jeune Vargas, à l'œuvre, et convenons de nos moyens. Il s'agit de délivrer don Manuel Argoso ou de périr. Voici un aide que le ciel nous envoie, ajouta-t-il en désignant José.

— Dieu change le mal en bien, répondit José.

— Êtes-vous fou ? dit tout bas don Ximenès à Estevan ; voulez-vous nous livrer à cet inquisiteur ?

— Dieu change le mal en bien, répéta Estevan ; eh bien ! il a plu à Dieu de changer cet inquisiteur en une bonne et compatissante créature qui nous servira de tout son pouvoir... Soyez tranquille, don Ximenès, et ne craignez rien. Voyons, maître, poursuivit-il en se tournant vers Mandamiento qui attendait dans un coin le résultat de ce conciliabule, êtes-vous prêt à mettre à ma disposition toutes vos forces ?

— Señor, cela dépend, répondit le maître ; nos forces peuvent être plus ou moins considérables, selon l'exigence des mandataires et le salaire offert à la confrérie.

— Il n'est pas question de salaire, je payerai généreusement.

— Notre frère Coco a parlé, je crois, de deux cent mille réaux, ajouta Mandamiento.

— N'est-ce point assez, maître ? et ne pouvez-vous pour cette somme mettre en campagne trois ou quatre cents personnes ?

— Où voulez-vous qu'il les trouve ? observa tout bas don Ximenès.

— Il en trouverait vingt mille au besoin ? dit José.

— Eh bien ! maître, cela se peut-il ? reprit Estevan.

Le maître réfléchit quelques instants ; enfin il répondit :

— Cela se peut, señor caballero ; mais il faut ajouter vingt mille réaux pour les frais de déplacement, car je serai obligé de faire venir des frères des villes environnantes¹.

— Je donne les vingt mille réaux, moi ! s'écria don Ximenès de Herrera.

— En ce cas, dit Mandamiento, vos seigneuries veulent-elles me faire cette promesse par écrit ? Moi, je vais inscrire la commande sur les registres de la confrérie.

— A cela ne tienne, dit Estevan.

¹ J'ai déjà dit, note 1, page 13, que la Garduna avait un chef auquel tous les chefs de province obéissaient. Les chefs de province eux-mêmes étaient également obéis par les chefs de district. Encore une fois, la Garduna était organisée beaucoup mieux que quelque administration que ce fût de cette époque, et si bien organisée que, détruite en Espagne en 1808, elle est allée se réorganiser dans l'Amérique du Sud où elle existe en ce moment. Au Brésil, dans la Colombie, dans la république argentine, au Pérou, à la Havane et au Mexique, on peut faire assassiner un homme pour quelques dollars. Seulement les héros gardunos d'outre-mer sont des mulâtres et des noirs libérés, au lieu d'être des Citoyens ou des Marseillais.

— Je ne vous ai point trahi, répondit José d'un ton doux et triste; je viens vous consoler et vous aider.

— Mais Dolores ? poursuivit Estevan dont la jalousie se réveillait intenses et cruelle en présence de celui qu'il soupçonnait : Dolores ! qu'en avez vous fait ?

— Dolores vous sera rendue saine et sauve, continua le dominicain.

— Oui, car je la délivrerai, moi, s'écria Estevan avec impétuosité; vos perfidies ne m'abusent plus, don José, et si je voulais en ce moment, poursuivit-il avec amertume ! si je voulais !... Voyez, don José, vous avez été imprudent... nous sommes ici cinq contre vous, et ces hommes me sont dévoués.

— La preuve que je ne vous crains pas, répondit José, c'est que je suis venu et que je suis venu seul. Si je vous avais trahi, pourquoi vous chercherais-je ! quel besoin ai-je de vous ? Croyez-moi, Estevan, ne méconnaissez pas vos vrais amis ; leur secours vous est nécessaire, et ils vous l'offrent dans toute la sincérité de leur âme.

— Vrai Dieu ! s'écria tout à coup Rodriguez, c'est le jeune religieux qui m'a sauvé l'autre jour de la fureur de ses confrères.

— Révérence ! continua-t-il en se rapprochant de José, permettez-moi de vous remercier du secours que vous m'avez donné il y a deux jours à la taverne de la Buena Ventura. J'ai recouvré toute ma raison, ajouta-t-il en souriant, et je tiens à vous le prouver, mon père.

— La raison ne consiste pas à dire des choses sensées, répondit froidement José, mais à les dire en leur temps et à propos ; quand on sème sur la pierre, les oiseaux du ciel mangent le grain, et il ne produit rien à celui qui a semé. Vos exclamations vous feront brûler vif, croyez-moi.

— On n'oserait, répliqua Valero, l'inquisition me croit fou.

— L'inquisition pourrait bien à la fin s'apercevoir que vous êtes un fou dangereux, et vous traiter comme elle traite les sages.

— Eh bien ! s'écria Valero, que m'importe ? le martyr est une belle gloire.

Pour la seconde fois depuis qu'il connaissait José, Estevan était vaincu par cette simplicité si vraie, par ce charme d'attraction qui respirait dans tous les traits du jeune religieux. Il lui tendit la main à son tour d'un air franc et amical ; José la prit et la serra avec affection en lui disant, de sa voix douce et enchanteresse :

— Soyons amis, croyez-moi... amis jusqu'à la mort... je le mérita... Un jour, José vous sera peut-être bien cher.

Estevan hésitait encore ; un doute cruel l'obsédait.

— Don José, dit-il enfin après quelques moments d'hésitation, une chose encore ; si vous voulez me convaincre, rendez-moi Dolores et son père, et je vous croirai.

— Pensez-vous, dit José, que le saint office rende aussi aisément ses victimes ?

— Non, mais José, le favori de l'inquisiteur, fait ce qu'il veut dans le saint office.

— José peut beaucoup, répondit le favori, mais il ne peut vous rendre un homme dont on a brisé et brûlé les membres.

— Que dites-vous ? demanda vivement Estevan.

— Je dis que Manuel Argoso a subi hier la question du feu et celle de l'eau ; je dis qu'il est impossible que je le sauve puisqu'il ne peut marcher.

— Mais Dolores ! Dolores ! s'écria le malheureux jeune homme dans une angoisse inexprimable.

— Soyez tranquille sur elle. Dolores n'a subi aucune torture et je la délivrerai. Si après l'auto-da-fé vous ne la trouvez pas dans la maison de Juana, faites-moi ce que vous voudrez, don Estevan... Je ne suis pas un adversaire bien redoutable, allez, ajouta-t-il avec cet accent profond de tristesse qui semblait faire le fond de son caractère.

— Vous jurez de me rendre Dolores ? demanda Estevan.

— Le serment a été inventé pour les fourbes, répondit José ; je ne jure pas, je vous le promets.

— Messieurs ! s'écria le jeune Vargas, à l'œuvre, et convenons de nos moyens. Il s'agit de délivrer don Manuel Argoso ou de périr. Voici un aide que le ciel nous envoie, ajouta-t-il en désignant José.

— Dieu change le mal en bien, répondit José.

— Êtes-vous fou ? dit tout bas don Ximenès à Estevan ; voulez-vous nous livrer à cet inquisiteur ?

— Dieu change le mal en bien, répéta Estevan ; eh bien ! il a plu à Dieu de changer cet inquisiteur en une bonne et compatissante créature qui nous servira de tout son pouvoir... Soyez tranquille, don Ximenès, et ne craignez rien. Voyons, maître, poursuivit-il en se tournant vers Mandamiento qui attendait dans un coin le résultat de ce conciliabule, êtes-vous prêt à mettre à ma disposition toutes vos forces ?

— Señor, cela dépend, répondit le maître ; nos forces peuvent être plus ou moins considérables, selon l'exigence des mandataires et le salaire offert à la confrérie.

— Il n'est pas question de salaire, je payerai généreusement.

— Notre frère Coco a parlé, je crois, de deux cent mille réaux, ajouta Mandamiento.

— N'est-ce point assez, maître ? et ne pouvez-vous pour cette somme mettre en campagne trois ou quatre cents personnes ?

— Où voulez-vous qu'il les trouve ? observa tout bas don Ximenès.

— Il en trouverait vingt mille au besoin ? dit José.

— Eh bien ! maître, cela se peut-il ? reprit Estevan.

Le maître réfléchit quelques instants ; enfin il répondit :

— Cela se peut, señor caballero ; mais il faut ajouter vingt mille réaux pour les frais de déplacement, car je serai obligé de faire venir des frères des villes environnantes¹.

— Je donne les vingt mille réaux, moi ! s'écria don Ximenès de Herrera.

— En ce cas, dit Mandamiento, vos seigneureries veulent-elles me faire cette promesse par écrit ? Moi, je vais inscrire la commande sur les registres de la confrérie.

— A cela ne tienne, dit Estevan.

¹ J'ai déjà dit, note 1, page 13, que la Garduna avait un chef auquel tous les chefs de province obéissaient. Les chefs de province eux-mêmes étaient également obéis par les chefs de district. Encore une fois, la Garduna était organisée beaucoup mieux que quelque administration que ce fût de cette époque, et si bien organisée que, détruite en Espagne en 1808, elle fut élue se réorganiser dans l'Amérique du Sud où elle existe en ce moment. Au Brésil, dans la Colombie, dans la république argentine, au Pérou, à la Havane et au Mexique, on peut faire assassiner un homme pour quelques dollars. Seulement les héros gardunos d'outre-mer sont des mulâtres et des noirs libres, au lieu d'être des Citoyens ou des Mécontents.

Le maître prit alors dans son registre une feuille de vélin, et présentant la plume à don Estevan :

— Ecrivez, señor caballero, lui dit-il.

Estevan écrivit :

« Moi, Estevan, comte de Vargas, je m'engage d'honneur et promets de payer à Mandamiento, maître de la confrérie de la Garduna, la somme de deux cent vingt mille réaux, le lendemain de l'auto-da-fé royal qui aura lieu le 4 de juin de la présente année.

» Fait à Séville, le 27 de mai de l'année 1534. »

» ESTEVAN, comte de VARGAS. »

Et plus bas, don Ximenès écrivit :

« Je m'oblige et m'engage d'honneur à payer ladite somme au señor Mandamiento, à défaut de don Estevan de Vargas, le lendemain du jour indiqué ci-dessus.

» XIMENÈS DE HERRERA. »

— On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-il à Estevan, souffrez que je sois votre caution.

— Cela suffit, messeigneurs. Maintenant, à moi de prendre note de votre commande, continua le maître.

Et il écrivit sur son registre :

« Commande faite à la confrérie de la Garduna pour le señor don Estevan de Vargas, le 27 de mai 1534 :

» 1^o Disposer en faveur dudit seigneur de quatre cents personnes de la Garduna, tant postulants et chivatos que guapos, goberteras et serenas qui, tous dans leur genre, sont également utiles à la confrérie et concourent à sa prospérité ;

» 2^o Les disposer le jour de l'auto-da-fé prochain, de manière à obscurcir le grand inquisiteur... »

— Effacez ; je n'ai pas dit cela, interrompit Estevan ; vous l'enlèverez seulement : pas de meurtre, señor Mandamiento.

— Non certes, dit à son tour José ; tu l'enlèveras, entends-tu, et tu le conduiras dans les caveaux creusés sous ton repaire. Garde-toi de le tuer, au moins, ajouta-t-il avec animation.

— Effacez, effacez le mot obscurcir, ajouta Estevan.

Le maître feignit de biffer le mot obscurcir du bout de sa plume sans encre ; il avait eu soin de l'essuyer sur sa veste sans qu'on s'en aperçut.

Il reprit :

« Les disposer de manière à pouvoir enlever le grand inquisiteur et délivrer sa seigneurie l'ancien gouverneur de Séville, injustement condamné par l'inquisiteur.

» Et après l'avoir délivré, conduire le gouverneur à la Garduna pour le remettre entre les mains de don Estevan de Vargas. »

— Ou entre les miennes, interrompit José.

— C'est sa seigneurie qui commande, dit le maître.

— Oui, oui, fit Estevan, écrivez : « ou entre les mains de sa seigneurie don José, aumônier de Son Eminence le grand inquisiteur. »

— Est-ce tout ? continua Mandamiento.

— Cela suffit, je crois, dit don Rodriguez ; bien entendu, señor Manda-

miento, que rien ne sera négligé par vous pour le succès de cette entreprise.

— Señor caballero, répondit le capataz d'un ton suffisant, comptez-vous pour rien notre honneur et notre réputation qui seraient compromis par un échec de cette nature ?

— Ajoutez, dit José :

« Retenir le grand inquisiteur dans les caveaux de la Garduna, jusqu'à ce que don José permette à Mandamiento de le mettre en liberté. »

— Inutile, répondit le maître ; quand j'aurai fait de l'inquisiteur ce que j'en dois faire, votre seigneurie en disposera à son gré.



Vous jurez de me rendre Dolores ?

— Je me charge de lui, moi, dit Manolina, qui, par respect pour la noble assemblée, était jusque là resté muet ainsi que sa compagne.

— Je te donnerai des instructions là-dessus, fit Mandamiento en lui jetant un coup d'œil significatif.

— Bien, bien maître, vos instructions seront suivies.

— Maintenant, messeigneurs, dit Valero, à nous le reste.

— Jusqu'à là, dit à son tour José, silence et discrétion absolue.

— Le jour de l'auto-da-fé, ajouta don Ximenès, trouvons-nous avec nos amis aux avenues de la place.

— Mes gardunos n'ont rien à faire avec vous, dit Mandamiento ; croyez-moi, messeigneurs, ne vous en mêlez pas. Il s'agit d'enlever le gouverneur, n'est-ce pas ? je m'en charge ; mes guapos et moi ferons l'affaire.

— Cependant, dit Estevan, si une mêlée venait à s'engager, faut-il encore que nous puissions vous aider au besoin.

— C'est inutile, messeigneurs; préparez seulement le peuple, non pour qu'il nous aide, mais pour qu'il nous laisse faire, cela suffira.

— Une révolte générale aurait sauvé toutes les victimes, observa Valero.

— Hélas! ce garduno a peut-être raison, dit le jeune Vargas en soupirant, peut-être devons-nous le laisser faire.

— Oui, il a raison, dit José; une révolte nouvelle n'aboutirait en ce moment qu'à redoubler les cruautés de l'inquisition et à augmenter le nombre des victimes. Croyez-moi, les précautions sont prises pour se défendre au besoin, des troupes nombreuses sont prêtes, et ce n'est pas le jour de lancer ce pauvre peuple, qui, après tout, est toujours la victime dans une insurrection. Il s'agit de sauver le gouverneur; usons de ruse et non d'audace, ce n'est pas le moment. Oubliez-vous que l'empereur Charles-Quint doit assister à l'auto-da-fé et qu'une milice nombreuse l'accompagne?

— Don José a raison, ajouta don Ximenès de Herrera, une révolte ce jour-là ressemblerait à une conspiration contre le roi, et c'est l'inquisition seule que nous voulons attaquer.

— Eh bien! messeigneurs, que décidons-nous? demanda Valero.

A ce moment on frappa un grand coup à la porte de la salle.

Tout le monde tressaillit.

Mandamiento, sans se troubler, poussa une colonne mobile qui, en tournant sur elle-même, découvrit une ouverture donnant sur une autre pièce faiblement éclairée: c'était le cabinet du capataz.

— Entrez tous là, dit le maître.

Ils obéirent. Mandamiento replaça la colonne et courut vers la porte.

Il ouvrit.

C'était la Chapa.

Elle se précipita tout éplorée dans la salle.

— Qu'est-ce donc, Chapita? dit le maître; est-ce que ta maison brûle?

— Oh est mon frère? demanda-t-elle en tremblant.

Mandamiento rouvrit la cachette.

— Ne craignez rien, messeigneurs, dit-il, il n'y a pas de danger, vous pouvez sortir.

Tout le monde rentra dans la salle.

— Oh! messeigneurs, s'écria la Chapa, si vous saviez quel malheur vient d'arriver!

Et la Gitana, suffoquée par ses larmes, ne pouvait parler.

— Qu'est-ce donc? firent-ils tous à la fois.

— L'apôtre! messeigneurs! le père de Séville...

— Eh bien! achève.

— Arrêté! arrêté par l'inquisition! poursuivait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

— O Dieu vengeur! s'écria Estevan.

— Ils l'ont arrêté au sortir du sermon, continua la sœur de Coco, sous le prétexte qu'il avait prêché des hérésies.

— Eh bien! don Estevan, fit Valero, ménagez donc le doux Pierre Arbues! ménagez le roi qui permet de telles iniquités!

— Don Rodriguez, notre tour viendra, répondit Estevan; la force de l'homme consiste à savoir attendre.

— Maître, dit-il à Mandamiento, vous agirez seul avec vos gardunos, vous enlèverez l'inquisiteur et don Manuel Argoso... Nous, messeigneurs, ajouta-t-il, songeons à préparer le peuple; il sera facile de le gagner à une cause pareille, qui est la sienne.

— N'oubliez pas de vous assurer de la personne de Pierre Arbues, ajouta Jose.

— Que Votre Révérence soit tranquille, répondit Mandamiento, Son Eminence ne se sauvera pas.

Les choses ainsi arrêtées, les trois seigneurs et José sortirent ensemble du palais de la Garduna.

XL

LE SERMON AU COIN DES RUES

On était au 4 juin de l'année 1534. Cinq heures du matin venaient de sonner.

La population de Séville s'était éveillée de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Un grand événement tenait en suspens toutes les âmes:

C'était le jour de l'auto-da-fé.

Jour de fête solennel et sacré, où nul ne devait travailler, mais prier.

A cette heure, une troupe de jeunes gentilshommes, ayant à leur tête don Rodriguez de Valero, parcouraient les rues de Séville, causant entre eux d'un air de mystère, et arrêtant parfois les gens du peuple qu'ils rencontraient. Ils leur parlaient pendant quelques minutes; puis les *manolos* s'éloignaient d'un air pensif et préoccupé, comme s'ils eussent reçu une importante et grave confidence.

La physionomie des caballeros était sombre et préoccupée; ils marchaient deux à deux, s'arrêtant quelquefois en cercle pour se communiquer une idée; puis, ils reprenaient le cours de leur promenade et continuaient leur propagande populaire, but unique de cette excursion matinale.

Quelque chose de mystérieusement terrible, comme ces sourdes convulsions de la nature qui précèdent l'orage, agitait le peuple de Séville.

Cette journée sinistre était grosse de révolte et de bruit.

Profondément exaspérés par les insinuations de Valero, d'Estevan et de leurs amis, séduits jusqu'au saint tribunal par l'éloquence insidieuse de José qui, de son côté, avait, ainsi que l'avait dit Valero, manœuvré dans les ténèbres, le peuple de Séville, presque tout composé de marranos, de mauresques ou de juifs en apparence convertis, le peuple attendait avec une colère concentrée le jour de l'auto-da-fé royal. Las des persécutions odieuses qui pesaient sur lui, las de sa longanimité qui n'avait servi qu'à augmenter l'au-

dace et la cruauté de ses oppresseurs, il était dans cet état d'exaspération où la plus légère étincelle suffit à l'embraser, à le pousser terrible et furieux comme la flamme de l'incendie contre les obstacles qui l'irritent.

Tel avait été le résultat obtenu par l'adroit Valero. En ce moment pouvait se réaliser pour lui la prédiction qu'il avait faite quelques jours auparavant en sortant de la taverne :

— « Ce peuple fera maintenant ce que je voudrai. »

Valero avait été aidé dans ses menées par les jeunes seigneurs qui l'accompagnaient en ce moment, âmes ardentes et chaleureuses, éprises de cette grande et sublime chose qu'on appelle la Liberté, fille du ciel si souvent incomprise ; l'homme n'adore-t-il pas le plus souvent à sa place une idole creuse et fardée, œuvre imparfaite de ses propres mains ?

Mais ces grands cœurs espagnols n'adoraient point un vain mot, une fallacieuse image ; c'était bien la liberté, fille du ciel, qui était l'objet de leurs aspirations et de leurs vœux ; la liberté protectrice et tolérante ; cette vierge sublime, sœur de la charité chrétienne qui couvre comme elle les pauvres et les petits des plis de sa blanche tunique, qui les nourrit, qui les console, qui souffle de son haleine divine sur les ailes du génie abattu et découragé en lui disant : Marche ! marche ! je suis là pour te frayer la route et pour te soutenir. Vierge céleste, amante des grands cœurs de tous les âges, c'était elle qui animait ces fiers chevaliers espagnols qui, durant si longtemps, luttèrent contre le tigre inquisitorial : sublimes figures, types de noblesse, de courage et de force, immortalisés par le pinceau de Murillo et de Velasquez.

— Courage, courage, mes amis, disait Valero, nous arrivons au but ; cette journée, quoi qu'en dise don Estevan, ne sera pas inféconde pour le bonheur de l'Espagne.

— Ah ! répondit Estevan, que ne puis-je faire passer dans le cœur du peuple la conviction qui m'anime, et le rendre en un jour ce qu'il sera, je l'espère, dans quelques siècles, libre et heureux ! Une seule chose m'afflige... Ce peuple, bon, naïf et crédule, à qui on a dit, vous protégerez aujourd'hui ceux qui vont sauver votre ancien gouverneur, ce peuple croit, par ce seul fait, faire un grand pas vers la liberté... et il ne fait que servir un intérêt tout personnel.

— Redoubler la haine du peuple pour ses oppresseurs, dit don Ximènes, c'est déjà le servir ; c'est le préparer pour cette grande et générale révolte qui, plus tôt ou plus tard, aura lieu contre un pouvoir inique et impitoyable. Dans le grand procès d'un peuple contre ses oppresseurs, toute cause particulière est liée à la cause commune.

Comme ils parlaient ainsi, ils se trouvèrent arrêtés dans la rue par un groupe de moines mendians à moitié ivres.

Ces moines sortaient d'une taverne où ils avaient passé la nuit.

Plusieurs d'entre eux étaient jeunes, et leurs visages basanés et luisants portaient l'empreinte de la gourmandise paresseuse et de l'insouciance des biens terrestres.

Qu'avaient-ils besoin de s'en mettre en peine ?

Tout le monde travaillait pour eux.

Ces moines étaient bruns de visage ; leur cou nerveux et leur allure un peu dégingandée accusaient la vigueur et la liberté des races du désert, d'où sont venus les Andalous et les Valenciens. Ce type s'est conservé jusqu'à nos jours ; mettez un burnous à un moine espagnol, vous aurez un Bédouin.

Ils avaient des vêtements sordides, des mains sordides, et tout ce qui se

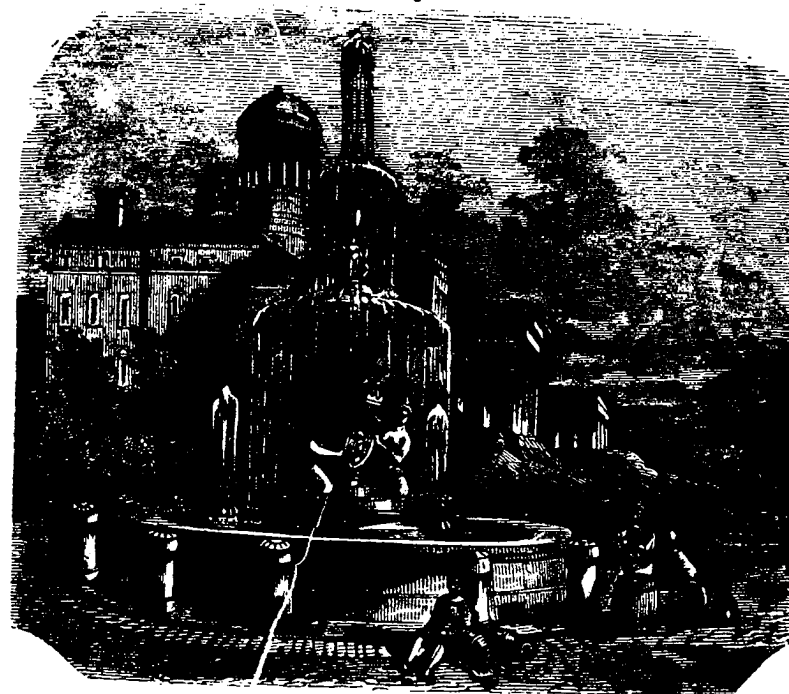
voyait de leur personne témoignait de l'absence complète de tout soin extérieur.

L'expression de leurs yeux, à la fois audacieuse et ambiguë, effarouchait la pudeur et inspirait la crainte.

Leur barbe noire ou grise ressemblait à un buisson ; elle était en outre toute constellée de grains d'ellébore, poudre fine et rougeâtre dont on usait alors en guise de tabac, qui ne fut connu que plus tard sous Catherine de Médicis. Cette poudre d'ellébore est appelée aujourd'hui tabac d'Espagne.

Les moines en faisaient une énorme consommation.

Toutefois, ils savaient au besoin parer les dehors de la coupe et du plat, jeter un épais et vaste manteau d'hypocrisie sur la turpitude de leur âme.



Fontaine de Séville.

Quoiqu'un peu ivres, à mesure que l'air frais arrivait à leur visage, ils reprenaient toute leur raison et se grimaient pour la circonstance.

Il y avait beaucoup de monde dans la rue.

— Mes frères, dit le plus âgé des moines, c'est aujourd'hui jour d'auto-da-fé nous ne pouvons choisir une meilleure circonstance pour propager la sainte foi catholique. Arrêtons-nous ici, je vais exhorter le peuple.

En parlant ainsi, le moine désignait une large borne plate, adossée à une maison et surmontée d'une niche où la dévoteuse générosité des habitants de la maison avait placé une statue de la Vierge, devant laquelle elle entretenait constamment un luminaire.

Le moine monta sur la borne, fit un grand signe de croix, pria quelque

instants devant l'image ; puis, se tournant vers la foule qui s'était groupée autour de lui, il la bénit et se prépara à commencer son sermon en plein air.

A ce moment, Valero l'interrompit :

— Moine ! lui dit-il, tu devrais attendre d'avoir dormi pour prêcher, au lieu de venir ici, après une nuit de débauche, profaner la parole de Dieu. Ne sais-tu pas que tout ce qui passe par des lèvres impures devient impur ?

Le moine regarda avec une indicible colère celui qui osait l'apostropher ainsi.

— Ne faites pas attention, mon révérend, dit un des autres moines, c'est Valero le fou ; il a le droit d'insulter tout le monde.

— Que fais-tu ici à cette heure ? poursuivit-il en s'adressant au vieux seigneur.

— Je viens voir comment les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse¹, répliqua sévèrement Valero.

— Misérable fou ! te tairas-tu ? s'écrièrent les moines.

Valero continua d'un ton prophétique en regardant le peuple, émerveillé de tant d'audace :

— Toutes les choses qu'ils vous disent d'observer, observez-les et les faites, mais non leurs œuvres, car ils disent et ne font pas².

— Te tairas-tu ? répéta le prédicateur.

— Laissez-le, fit le peuple, laissez-le parler.

Valero poursuivit sans se déconcerter :

— Ils lient ensemble des fardeaux insupportables, et les mettent sur les épaules des hommes : mais ils ne veulent point les remuer de leur doigt³.

— Mes frères, commença le prédicateur, en ce jour de glorification pour Notre-Seigneur, où l'Église triomphante remporte la victoire sur les hérésies qui désolent la terre...

— Serpents ! race de vipères ! interrompit Valero ; vous faites mourir les justes et les prophètes : et le sang des justes et des prophètes retombera sur vous⁴ !

Ces mots énergiques empruntés à l'Évangile eurent un immense écho dans le peuple. Il était bien peu de gens dans cette foule qui n'eussent au cœur une plaie vive que ces paroles remuaient profondément. Un sourd murmure gronda autour des moines, et si on ne les hua pas, c'est qu'en ce moment une intime tristesse se mêlait au mépris et à la colère du peuple ; il sentait le besoin de se venger, mais de se venger grandement, comme il le fait quelquefois quand on a comblé la mesure.

— Rodriguez de Valero oublie les fredaines de sa vie passée, dit le prédicateur avec sarcasme.

— Rodriguez s'est repenti, et Dieu lui a pardonné, répliqua le vieux seigneur ; mais vous avez la conscience du mal, et cependant vous persévérez dans le mal. Prenez garde ! la colère de Dieu se fait quelquefois attendre, mais elle est sûre ; aussi vous irez tous là où il y a des pleurs et des grincements de dents⁵.

¹ Saint Mathieu.

² *Id.*

³ *Id.*

⁴ *Id.*

⁵ *Id.*

— « Le vin et les femmes ne font jamais d'hérétiques¹, » dirent les moines en mauvais latin ; l'enfer est pour les hérétiques.

— Allez ! leur cria Valero, dépositaires infidèles de la loi du Christ, vous dont le cœur est plein de rapine et d'intempérance ; allez tondre les brebis que le bon pasteur portait sur ses épaules, pour vous enrichir de leurs dépouilles. Allez, vampires ! sucer dans l'ombre le sang de ceux qui sont plongés dans le sommeil.

— Le fou est le plus raisonnable de nous tous, dirent quelques gens du peuple.

— Ces moines sont ivres, ajoutèrent quelques autres ; allons-nous-en d'ici.

Le groupe de manolos et de manolas qui s'était formé autour du prédicateur s'éclaircit soudainement et se dispersa dans les rues.

Les moines se voyant privés d'auditeurs s'éloignèrent en murmurant entre leurs dents, et en jetant des regards de haine à celui qu'ils appelaient le fou.

L'horloge de la cathédrale sonna huit heures.

Un grand tumulte se fit dans la foule qui encombraient les rues, le peuple se porta vers le palais de l'inquisition.

On remarquait un grand nombre d'hommes qui ne se perdaient pas de vue bien qu'ils n'y missent aucune affectation, seulement ils échangeaient entre eux des regards d'intelligence.

Quelques-uns s'abordaient en prononçant à voix basse ces deux mots « Dieu et liberté. »

Tous ces gens-là étaient du complot.

Ils se glissaient entre les autres, s'aidant des coudes pour se frayer un passage ; et lorsqu'on arriva devant le palais de l'inquisition, ils étaient parvenus à se trouver en tête de la foule avide et curieuse de ces lugubres tragédies si souvent renouvelées, dont on la repaissait comme d'un spectacle.

Les charbonniers ouvraient la marche. Ils étaient au nombre de cent ; chacun d'eux était armé d'une pique et d'un mousquet².

Venait ensuite une grande croix blanche, bannière des enfants de Saint-Dominique-de-Guzman, portée par un religieux de l'ordre ; puis les dominicains eux-mêmes, revêtus de leurs longues tuniques et du manteau *pie*. Sur leur poitrine, au milieu du scapulaire noir qui tombait jusqu'à leurs pieds, brillait une grande croix blanche³ ; un long rosaire pendait à leur ceinture.

¹ Maximes des moines pendant les disputes du catholicisme et du protestantisme.

(Meiner, *Histoire de la Réformation.*)

² Les charbonniers ouvraient la marche. Les charbonniers des villes où il y avait un tribunal inquisitorial avaient le droit de faire partie du cortège qui formait les processions dans les auto-da-fé ; mais ce droit leur imposait un devoir, ou pour mieux dire il n'était qu'une manière tout inquisitoriale d'acquitter les factures du bois que le saint office employait à brûler les hérétiques : les charbonniers de toutes les villes où l'inquisition avait établi des bûchers devaient fournir *gratis* tout le bois nécessaire pour les auto-da-fé. On voit que la sainte inquisition comprenait ses intérêts.

³ Le costume des dominicains, que beaucoup de personnes ont confondu avec celui des carmélites et des trinitaires, était comme celui de ces ordres, c'est-à-dire tunique blanche, scapulaire et manteau noirs, capuchon rond et noir doublé de blanc. Les dominicains se distinguaient néanmoins par la croix que plusieurs de ces ordres portent sur leurs scapulaires. Cette croix est de drap blanc et rouge pour les trinitaires ; rouge et blanche, c'est-à-dire le tronc rouge et les bras blancs pour les mercenaires, et blanche pour les dominicains. *Les moines de l'ordre de Saint-Dominique ne portaient pas de croix.*

malice sacrée était innombrable ; les dominicains pullulaient en Espagne.

A leur suite marchait le duc de Médina-Cœli. Il portait, suivant le privilège accordé à sa famille, le grand étendard de la foi¹. C'était une bannière de damas rouge pourpré, sur laquelle on avait brodé d'un côté les armes d'Espagne, de l'autre une épée nue entourée d'une couronne de laurier, avec cet exergue : *Justicia et misericordia*.

Après le noble duc, venaient les grands d'Espagne et les familiers *avoués* de l'inquisition. Ces derniers étaient en grand nombre. Le pouvoir le plus inique a toujours de nombreuses créatures : la terreur et l'intérêt personnel sont de si grands véhicules ! et l'égoïsme est la lèpre de l'humanité.



C'est lui, c'est l'assassin!

La foule regardait en silence défilé le cortège. Les moines et les familiers marchaient humblement tête baissée, marmottant du bout des lèvres les sublimes prières de l'Église du Christ, devenues banales et inexpressives en passant par la bouche impure de ces hommes au cœur glacé. Ils connaissaient à fond le formulaire des dévots ; mais des pratiques de la vraie piété, rien !... c'était pour eux lettres closes, et ils ne s'en inquiétaient guère.

¹ Ce n'était pas assez pour l'inquisition d'abrutir le peuple, de le réduire à la mendicité, d'en faire un troupeau d'esclaves, elle ne se contentait pas de si peu, elle a tout fait pour le rendre infâme. Pour y réussir, l'inquisition commença par parler et par agir au nom de Dieu, puis elle exigea que chaque citoyen devint un espion ; mais les Espagnols refusèrent de s'avilir à ce point ; ils aimaient mieux se laisser brûler comme des hérétiques que d'accepter l'ignoble rôle de dénon-

Malgré lui, le peuple restait muet et terrifié en présence de ces pompes de la mort.

Bientôt les condamnés parurent ; ils étaient au nombre de cinquante.

Ils marchaient pêle-mêle, hommes et femmes, vieillards et enfants, sans distinction de rang ni de sexe.

En tête étaient placées les victimes condamnées à de légères pénitences ; celles-là étaient revêtues d'un *san benito* de toile, avec une grande croix de Saint-André en drap jaune sur la poitrine. Leur tête était découverte, et leurs pieds nus se meurtrissaient aux aspérités du chemin.

L'attitude de ces pauvres malheureux était triste et humiliée ; ils sentaient que, bien qu'ils eussent échappé à la mort, l'inquisition, en les marquant du doigt, les vouait à une éternelle infamie. N'osant détruire leur vie matérielle, elle annihilait leur vie morale ; et on appelait cela de *légères pénitences*¹.

Derrière les premières victimes, venaient les condamnés aux galères, au fouet et à l'emprisonnement².

Après ceux-ci, marchaient les condamnés au feu qui, grâce à un aveu tardif, avaient obtenu la faveur de la strangulation. Ils portaient un *san benito*, lequel était peint de diables et de flammes renversés.

Leur tête était couverte d'une *coroza*³ haute de trois pieds.

Ceux qui devaient être brûlés vifs marchaient les derniers. Leur *san benito* était aussi couvert de figures diaboliques, mais avec des flammes ascendantes. Ils portaient également la *coroza*.

Alors l'inquisition, toujours féconde en expédients lorsqu'il s'agissait de faire le mal, trouva le moyen d'ennoblir et de sanctifier la délation. Elle fit accorder par les papes force indulgences à ceux qui auraient la vertu de dénoncer au saint office les ennemis de la foi ; l'indulgence plénière, et même le ciel, étaient offerts à quiconque, le cas échéant, serait assez bon chrétien pour dénoncer son parent, son propre fils, son propre frère, et même son père et sa mère ; outre les indulgences que l'inquisition obtint du pape pour les dénonciateurs, elle demanda aux rois, qui n'osèrent les refuser, des privilèges et des honneurs pour leurs familiers. C'est ainsi que Charles-Quint exempta de toute charge municipale et de toute corvée, et enfin de tout impôt, toute personne qui aurait dénoncé dix hérétiques, mauresques, apostats ou judaïsants, ou qui se ferait enrôler dans la milice du Christ, c'est-à-dire qui se ferait familier. Enfin, il arriva un temps où un grand seigneur eût été considéré comme suspect s'il n'avait appartenu directement ou indirectement à l'inquisition ; puis, appartenir à l'inquisition était le plus sûr moyen de conserver sa fortune. L'inquisition porta si loin son audace, qu'elle demanda et obtint, pour la maison de Médina-Cœli, du pape Adrien, ex-inquisiteur général d'Espagne, l'honorable titre de porte-étendard de la foi, et le privilège de porter cet étendard sinistre dans les auto-da-fé solennels, c'est-à-dire dans ceux auxquels le roi se faisait l'honneur d'assister. La maison de Médina-Cœli était et est encore aujourd'hui celle qui est le plus près du trône ; faute de princes du sang, c'est à l'ainé des Médina-Cœli que reviendrait la couronne.

¹ Le lecteur sait déjà que toute personne qui était condamnée à porter un *san benito*, demeurait éternellement inapte à tout emploi civil et à toute fonction publique, et que cette incapacité s'étendait à toute sa postérité !!!

² Ceux que l'inquisition pénitenciat légèrement et condamnait à porter le *san benito*, étaient, après l'auto-da-fé, conduits à une maison ou à un couvent où l'on avait la prétention de les instruire, afin de fortifier leur foi, et quelques mois après on leur rendait la liberté, après leur avoir fait jurer sur l'Évangile de ne jamais révéler ni par écrit, ni de parole, ni au moyen de figures, ce qu'ils avaient vu dans l'intérieur de l'inquisition. Il n'en était pas ainsi des malheureux condamnés au fouet ou aux galères. Les premiers restaient souvent dans les prisons du saint office, ou ils mouraient ; les derniers étaient oubliés généralement dans les présidios ou bagnes ; encore, dans les bagnes, le *san benito* qu'ils portaient les rendait-il l'objet du mépris de leurs compagnons d'infortune ; car pas un assassin, pas un faussaire, pas un des misérables qui avaient mérité la corde, et qui, grâce à la vénalité d'un escribano, était allé aux galères, n'eût voulu s'associer à être accouplé avec un *ensambenitado* (qui porte un *san benito*).

³ Voyez note 1, page 6.

Chaque condamné, quel qu'il fût, avait à la main un cierge de cire jaune.

Ceux qui étaient voués à la mort étaient escortés par deux familiers et deux religieux. Ils étaient généralement maigres, pâles, livides; plusieurs d'entre eux ne pouvaient marcher qu'avec l'aide des religieux et des familiers qui les portaient plutôt qu'ils ne les soutenaient.

C'était une procession d'agonisants allant au-devant de la mort.

Parmi ceux-là, l'infortuné Manuel Argoso venait le dernier.

Brisé dans tous ses membres, affaibli par ses douleurs morales, par le régime du cachot, par la torture de l'eau, à la suite de laquelle plusieurs vaisseaux s'étaient rompus dans sa poitrine et avaient provoqué des vomissements de sang, Manuel Argoso ne marchait pas; ses pieds, brûlés jusqu'aux nerfs, étaient hors d'état de le soutenir. Il était porté par deux familiers. Deux moines dominicains qui l'aidaient aussi à marcher, l'exhortaient d'une voix douce et se convertit; mais le malheureux comte de Cevallos semblait avoir perdu jusqu'au sentiment de l'existence.

Son visage terreux et livide portait déjà la couleur de la tombe, et ses yeux ternes, fixes, inexpressifs, avaient cette direction oblique que prennent les yeux des mourants, au moment où, prêts à quitter la terre, ils tournent leurs regards vers une autre patrie.

Qui peut sonder les mystères de l'agonie et de la mort, de cette lutte suprême entre la forme terrestre et l'homme immatériel?

À la vue de leur ancien gouverneur, de cet homme juste, doux et charitable qu'ils avaient aimé comme un père, les gens du peuple, natures chaleureuses et sensibles comme tout ce qui est primitif, se sentirent émus et attendris jusqu'aux larmes; mais ils n'osaient en témoigner tout haut leur compassion. Plusieurs baissaient la tête sur leurs mains jointes, ayant l'air de prier pour cacher des larmes involontaires.

Au moment où les condamnés au feu sortirent de la prison, les gardunos, confondus dans la foule, armés d'un rosaire d'une longueur très édifiante, et ayant à leur tête Mandaminto, se rangèrent en procession aux deux côtés des victimes, et suivirent dévotement le cortège en priant avec ferveur. Deux guapos forts et robustes se tinrent près du gouverneur; plusieurs chivatos marchèrent devant et derrière eux en priant et en donnant tous les signes extérieurs de la plus profonde piété.

Un grand nombre de gardunos s'étaient mêlés parmi les gens du peuple; ceux-ci, préparés par Estevan et ses amis, se prêtaient à leur insu à ce complot mystérieux; ils s'écartaient d'eux-mêmes, sans rien dire, chaque fois qu'un garduno avait besoin d'aller ou de venir librement selon le poste qu'il voulait occuper: c'était comme par une convention tacite.

À mesure que défilait la procession, de nouveaux gardunos se glissaient des deux côtés et faisaient dévotement corps avec elle.

Enfin parurent les dernières victimes, celles qui, après tout, défilèrent la torture et les flammes, les morts¹...

À ceux-là mêmes, on n'avait pas voulu laisser la paix de la tombe. Ne pouvant brûler leur chair, on brûlait leurs ossements et leur effigie. Ils étaient enfermés dans des coffres; et des statues en carton, images de ceux qui n'étaient plus, étaient portées au lieu du supplice pour être livrées au bûcher.

¹ L'inquisition faisait brûler les ossements de ceux qu'elle laissait mourir dans les cachots.

L'inquisition fût allée chercher ses victimes en paradis ou en enfer, pour satisfaire sa sainte vengeance!

Tout le temps qu'avait duré le passage des martyrs, un profond et religieux silence avait régné dans la foule; elle suivait d'un oeil avide, attendri, leur marche lente et pénible. C'était triste et horrible à la fois, de voir ces moines impies ou fanatiques, un crucifix dans les mains et des paroles de paix sur les lèvres, exhortant les victimes de leur barbarie, au nom de celui qui, sur la croix, pardonna à ses bourreaux.

Oh! comme en ces temps odieux de fanatisme et d'oppression religieuse, s'accomplissaient ces prophétiques paroles du Fils unique-Dieu:

« Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée! »

C'est que le divin réformateur savait tout ce que ses disciples de tous les âges auraient à souffrir des scribes et des pharisiens, race impure qui se perpétue par l'affiliation et non par la création, et se repaît, comme les vers du sépulchre, de cadavres...

Bientôt un grand piétinement de chevaux annonça la présence des inquisiteurs.

Les conseillers de la Suprême, les inquisiteurs ordinaires, et les membres du clergé formant une immense cavalcade, venaient à la suite des martyrs.

Le grand inquisiteur fermait la marche, escorté de ses gardes du corps.

José se tenait à quelques pas devant lui.

À mesure que défilait la cavalcade, quelques gardunos s'échelonnaient aux deux côtés, toujours marmottant et priant ou égrenant lentement leur rosaire.

Au moment où passa le grand inquisiteur, Mandaminto, suivi de sa fidèle Culevrina, se mit humblement à marcher à côté de lui en priant avec plus de ferveur encore que les autres.

Quelques instants après, un aboiement prolongé se fit entendre; c'était le signal qui devait avertir Mandaminto que la procession était entièrement sortie.

Alors le maître, qui était le point de mire des gardunos, fit un grand signe de croix et baisa la médaille de son rosaire.

À peine avait-il fait ce signe convenu la veille dans un ordre du jour, que les deux guapos qui se tenaient près du gouverneur, écartèrent violemment les familiers qui le portaient, enlevèrent Manuel Argoso dans leurs bras de fer, pendant que les chivatos retenaient les familiers, et s'éloignèrent avec la rapidité de la foudre.

La foule s'écarta d'elle-même pour favoriser leur fuite; et les gardunos disparurent comme par enchantement dans les rues tortueuses de Séville.

Les religieux qui escortaient le gouverneur, ainsi que ceux qui avaient vu le coup, effrayés et craignant une révolte, jetèrent au loin le crucifix et voulurent s'enfuir à leur tour²; mais la foule s'était refermée autour d'eux: il leur fut impossible de sortir.

Les gardunos s'étaient prudemment esquivés l'un après l'autre; le reste de la bande avait continué de prier en suivant la procession.

Le grand inquisiteur, trop éloigné, ne s'était aperçu de rien.

¹ Mathieu.

² Les moines espagnols formant la procession de la Fête-Dieu, en 1821, jetèrent par terre croix et bannières et se mirent à courir, en entendant le cri de « Sauve qui peut! un taureau enragé! » prononcé par quelques gamins.

Un nouvel aboiement se fit entendre à quelques pas de Manofina

Aussitôt le guapo, avec la rapidité d'un chacal, sauta sur la croupe du cheval qui portait le grand inquisiteur, frappa Pierre Arbues de son poignard au milieu du dos, redescendit si lestement et s'éloigna avec une rapidité si grande, qu'il fut impossible de voir qui avait fait le coup¹. La foule s'était écartée là aussi pour favoriser la fuite du guapo; mais au moment où Manofina s'était glissé en bas du cheval, la Serena, saisissant vivement par le bras un sbire du saint office, se mit à crier : C'est lui, c'est l'assassin ! il a voulu tuer monseigneur le grand inquisiteur ! et elle le retenait de toute la force de ses petites mains nerveuses pour donner le temps à Manofina de s'éloigner.

Cet incident avait été si rapide, qu'à peine ceux qui marchaient immédiatement devant l'inquisiteur avaient-ils pu s'en apercevoir. José seul, attentif à tout ce qui se passait, fronça le sourcil d'un air mécontent au moment où Manofina frappa l'inquisiteur.

Pierre Arbues, frappé d'un coup qui devait nécessairement être mortel, n'avait même pas chancelé.

Les inquisiteurs et le clergé ne s'étaient retournés qu'aux cris de la Serena; ils s'empressèrent alors autour de Pierre Arbues.

Mais lui, fier et calme, les regardant avec un sourire de triomphe :

— Ce n'est rien, dit-il à ceux qui l'interrogeaient, un impie a voulu me tuer; mais Dieu me protège, ajouta-t-il d'un air hypocrite, le poignard n'a percé que ma tunique.

Et il montra en effet une légère déchirure dans sa robe violette, qui seule témoignait de l'attentat de Manofina.

A cette vue, un éclair de joie rapide brilla dans le regard de José.

Et le peuple, ce pauvre peuple naïf et crédule, se reprit à vénérer celui que tout à l'heure il maudissait en son âme, car il crut à une intervention divine en faveur de son bourreau.

Le peuple ignorait que Pierre Arbues portait une cuirasse² sous ses vêtements.

Cependant les sbires avaient arrêté celui des leurs que Culevrina avait désigné comme l'assassin, et l'amante de Manofina se mêla alors à la foule des autres femmes qui priaient en suivant la cavalcade. Personne ne songea à la dénoncer, bien qu'on ne la crût pas étrangère à cette tentative d'assassinat sur la personne sacrée du grand inquisiteur de Séville; puis l'action de Manofina avait été si rapide, que personne n'eût voulu croire le témoignage de ses propres yeux, et que plusieurs se disaient en eux-mêmes ; « Celui que cette femme accuse est peut-être bien le coupable. »

Tout cela fut très rapide; l'ordre de la procession n'en fut pas troublé.

Seulement, un familier fut député à Son Éminence le grand inquisiteur, pour lui apprendre l'enlèvement du gouverneur.

A cette nouvelle, Pierre Arbues fronça le sourcil, mais ce fut tout.

— C'est bien, dit-il froidement, rien ne doit arrêter ni troubler cette au-

¹ Cette manœuvre du guapo est la même qu'employaient les Andalous pour tuer les cuirassiers français pendant la guerre de l'indépendance.

² Pierre Arbues est un personnage parfaitement historique dont nous parlerons longuement quand il en sera temps; ses cruautés ont fait souvent soulever le peuple contre lui. Craignant d'être assassiné, il portait en effet « une cotte de mailles sous sa veste, et une espèce de casque de fer sous son bonnet. » (*Histoire de l'inquisition*, III^e partie, chap. XII.)

guste cérémonie. Marchons, il ne faut pas faire attendre Sa Majesté. Après l'auto-da-fé nous ferons rechercher et poursuivre les coupables.

La procession reprit sa marche, un moment interrompue

Pendant ce temps, un moine dominicain était sorti avec les autres du palais de l'inquisition ; puis au lieu de suivre la procession, il se glissa dans la foule et gagna la rue où demeurait Juana. Arrivé devant la porte de la maison mauresque, il l'ouvrit avec une clef qu'il tenait à la main, entra et referma la porte sur lui.

Ce moine était Dolores.

José avait tenu sa promesse.



Cravate du grand inquisiteur.

XLI

L'AUTO-DA-FÉ

Pendant que la procession sortait du palais du saint-office, la *plaza Mayor*, où l'auto-da-fé devait avoir lieu, se remplissait peu à peu de monde.

Sur la plus large façade de la place, devant le palais ou plutôt la maison occupée par le roi et sa suite, qui appartenait au duc de Médina-Cœli, on avait dressé un échafaud de cinquante pieds de long, élevé jusqu'à la hauteur du balcon royal.

A droite de cet échafaud, et sur toute sa largeur, s'élevait un amphithéâtre destiné aux conseillers de la Suprême et aux autres conseils d'Espagne.

Au-dessus de ces degrés on voyait le fauteuil destiné au grand inquisiteur.

Ce fauteuil était beaucoup plus élevé que le balcon du roi. L'inquisiteur représentait le pouvoir *papal*, qui est *au-dessus* de toutes les puissances terrestres.

Un second amphithéâtre, destiné aux condamnés, s'élevait à gauche, en face du premier.

Au milieu, vis-à-vis le balcon du roi, il y en avait un troisième fort petit, sur lequel on avait placé deux cages où chaque condamné était enfermé pendant qu'on lui lisait sa sentence.

En face de ces cages on voyait deux chaires.

Au bas du premier amphithéâtre un autel était élevé.

Près de l'autel était plantée une croix verte entourée d'un crêpe noir¹.

¹ La veille de l'auto-da-fé, une procession composée de charbonniers, de dominicains et de familiers, partait de l'église de l'inquisition et se rendait sur la place où le lendemain devait s'accomplir la cérémonie ; arrivée là, elle s'approchait d'un autel élevé pour que les moines y pussent dire des messes pour l'âme de ceux qu'on allait livrer aux flammes ; et l'on plantait, à la gauche de cet autel, une croix verte entourée d'un crêpe noir. « Cette croix était un signe qui indiquait aux passants le deuil de l'Église pour la perte des âmes des hérétiques obstinés qu'on

Des balcons destinés aux ambassadeurs, aux grands de la couronne, et des échafauds pour le peuple, entouraient le reste de la place. De nombreux dominicains agenouillés sur le théâtre priaient avec une humble ferveur; d'autres disaient des messes en se relevant, de manière à ce que le saint sacrifice fût célébré sans interruption. Ces moines étaient là depuis la veille, jeûnant et priant pour la rédemption de leurs victimes.

Chez ceux qui étaient de bonne foi, et le nombre en était bien petit, quel nom donner à un semblable fanatisme?

Au milieu de la place, sur un large et permanent échafaud de pierre, on pouvait compter quinze bûchers formés de bois résineux, de matières huileuses et de paille, pour que la combustion fût plus rapide.

Chaque condamné avait le sien : c'était le lit brûlant où devait se terminer sa terrible agonie.

Aux quatre coins de cet échafaud, quatre grandes statues de plâtre étaient posées là comme d'immobiles sentinelles. Autour de chacune de ces statues on avait élevé quatre tas de bois très-inflammable.

Ces apprêts de destruction étaient horribles.

L'endroit où s'élevaient les bûchers s'appelait le Quemadero.

L'empereur Charles-Quint occupait déjà le balcon royal. La tenue du roi était simple et sévère, mais élégante; elle ne différait en rien de celle des seigneurs de sa cour. Cependant on le reconnaissait aisément à la couleur fauve de sa barbe, particularité remarquable qui distinguait le roi catholique d'Espagne, le fils de la maison d'Autriche, et qui lui était commune avec le dernier souverain de Grenade, Boabdil, le roi de l'Alhambra, qui versa des larmes si amères lorsque, dépouillé de son royaume et exilé de Grenade, il s'arrêta pour jeter un dernier regard sur sa ville chérie¹. Charles-Quint aussi aima Grenade; on voit encore près de l'Alhambra le magnifique palais commencé par le vainqueur de Fez.

Un grand nombre de dames richement parées occupaient le balcon royal.

Les échafauds destinés au peuple se garnissaient rapidement. Après l'enlèvement du gouverneur, la foule, qui n'avait plus aucun intérêt de curiosité à rester près de la procession, s'était aussitôt portée vers l'endroit où elle pouvait espérer de satisfaire son goût naturel pour les spectacles et pour les exécutions : goût dépravé commun à tous les peuples, et que la civilisation seule, une civilisation bien entendue, aurait le pouvoir de faire disparaître en développant chez ces natures un peu sauvages les sentiments moraux aux dépens des instincts physiques.

Au moment où la procession arriva sur la plaza Mayor, Charles-Quint, malgré sa déférence pour le saint-office, fronçait déjà le sourcil d'un air mécontent. L'incroyable activité d'esprit de l'empereur ne s'accommodait pas d'un retard.

Enfin il respira; la cérémonie allait commencer.

allait brûler. Une fois la croix plantée, la procession, moins les dominicains, s'en retournait. Les moines passaient la nuit sur la place, à psalmodier et à dire des messes.

¹ L'auteur fait allusion à Boabdil el Chico, dernier roi maure de Grenade, au moment où ce roi s'arrêta sur une colline en face de la ville, et se mit à verser des larmes, action que sa mère lui reprocha par ces paroles : « Pleure, comme une femme, le bien que tu n'as pas su défendre comme un homme ! » Le lieu où pleura Boabdil s'appelle, encore aujourd'hui, *El último suspiro del Moro* (le dernier soupir du Maure). C'est de ce point qu'a été prise la vue de l'Alhambra et de Grenade, représentée dans la grande vignette intitulée l'Alhambra.

Les charbonniers se rangèrent sur le théâtre à la gauche du balcon royal. Les conseils de l'État occupèrent, selon l'ordre hiérarchique, les gradins qui leur étaient destinés.

Pendant ce temps les condamnés firent le tour de l'échafaud et, passant sous le balcon du roi, ils allèrent s'asseoir sur l'amphithéâtre de gauche. Les religieux et les familiers qui les accompagnaient restèrent auprès d'eux, continuant à les soutenir et à les exhorter.

Le duc de Médina-Coeli se plaça, selon son droit, sur le balcon royal.

Son gendre, le duc de Mondejar, membre du conseil de Castille, prit place parmi les conseillers.

La fille du comte, Isabelle, siégeait parmi les dames placées auprès de Sa Majesté; l'attitude de cette jeune fille était triste et affaissée; un chagrin profond la dévorait.

Enfin, le grand inquisiteur monta à son tour les degrés qui conduisaient à son trône, au-dessus du conseil de la Suprême, et s'assit avec une triomphante humilité sur le large fauteuil à crépines d'or qui lui avait été préparé; dominant ainsi les plus grands dignitaires du royaume et le roi lui-même, qui avait la bonté de le souffrir.

Bientôt un silence profond et morne régna dans cette foule immense.

Un prêtre dominicain, revêtu de ses ornements sacerdotaux, commença le sacrifice de la messe.

C'était un étrange spectacle.

Des moines de tous les ordres, milice innombrable qui formait à peu près le quart de la population, priaient humblement agenouillés; la foule, en ce moment sous l'influence d'un sentiment indéfinissable mêlé de terreur superstitieuse et de dévotion fanatique, la foule courbait la tête en se frappant la poitrine. Chacun tenait avant tout à se montrer zélé et dévotieux; il y avait tant de danger à ne pas le paraître!

La messe continua ainsi jusqu'à l'évangile.

A ce moment, tout le monde se leva.

Un moine dominicain monta dans une des chaires placées aux deux côtés des cages de bois élevées au milieu du théâtre. Dans la seconde se plaça le relateur du saint office, ou lecteur des jugements.

Alors le grand inquisiteur descendit de son fauteuil; arrivé au pied de l'amphithéâtre, José, son aumônier, posa une mitre d'or sur la tête de Pierre Arbues et le revêtit d'une chape; puis l'inquisiteur s'avança jusqu'au balcon du roi. Quelques officiers le suivaient portant la croix, un livre d'évangiles, et un autre livre qui contenait la formule du serment que devait prêter le souverain.

Pierre Arbues franchit les premières marches de l'amphithéâtre jusqu'à la quatrième, de manière à être toujours placé plus haut que le monarque.

Là il s'arrêta et, d'une voix puissante et sonore, s'adressant à l'empereur catholique :

— Sire, s'écria-t-il, Votre Majesté jure-t-elle de protéger la foi catholique romaine, d'extirper les hérésies, et d'appuyer de tout son pouvoir royal les procédures de l'inquisition?

Le fier empereur se leva debout, découvrit son front royal devant lequel se découvraient tous les autres fronts, et répondit d'une voix ferme et accentuée :

— Je le jure!...

Alors le grand inquisiteur se tournant vers l'assemblée et l'interpella :

collectivement, s'écria de manière à être entendu à toutes les extrémités de la place :

— Vous tous, enfants de l'église de Rome, qui êtes ici présents, jurez-vous, chacun selon votre capacité et votre pouvoir, de défendre, de protéger la foi catholique, apostolique et romaine ; de poursuivre et de dénoncer les hérétiques, et de prêter votre secours à tous les actes de l'inquisition ?

— Nous le jurons ! nous le jurons ! répondirent en chœur des milliers de voix.

Presque toute la population de Séville était réunie sur la place ou aux environs.

— C'est bien ! c'est bien ! dit l'inquisiteur en faisant un geste de la main ; silence maintenant, et écoutez.

Pierre Arbues remonta lentement les gradins de l'amphithéâtre et reprit sa place sur son fauteuil.

Le dominicain qui devait prêcher fit un grand signe de croix et commença ainsi son sermon :

« Mes Frères,

» *Inquisitio superior regibus*, l'inquisition est supérieure aux rois, car le pouvoir du ciel est au-dessus des pouvoirs de la terre ; l'inquisition est la porte du paradis. L'eau vive en découle, et nous devons tous en arroser nos cœurs comme des terres sèches, faute de quoi le Saint-Esprit nous ouvrira la bouche comme à Balaam et à Calphe. En effet, mes frères, l'inquisition est sainte et au-dessus des rois, *superior regibus*, car elle remonte à la création du monde et à l'origine de la tour de Babel. »

A ces mots, l'empereur fronça le sourcil, et il eut grand-peine à contenir l'indignation que lui causait ce burlesque sermon. Toutefois il ne dit rien, ne voulant pas s'aliéner le saint office. Il comptait en ce moment assez d'ennemis parmi les réformés, et ne voulait pas s'en créer de nouveaux parmi les catholiques. Ce n'était plus le temps où il répondait aux violences du pape par de plus grandes violences encore.

Il laissa donc le prédicateur continuer à son gré cette singulière apologie de l'inquisition, qui dura à peu près vingt minutes ; après quoi, la messe terminée, on commença la lecture des sentences.

Les deux premiers condamnés qui furent enfermés dans les cages de bois placées entre les deux chaires, étaient Françoise de Lerme, l'ancienne abbesse des carmélites, et le malheureux Herrezuelo que nous avons déjà vu figurer dans la même séance inquisitoriale que Françoise.

Herrezuelo, fort et courageux jusque dans la mort, refusa constamment les exhortations du confesseur qu'on lui avait donné, et lorsque, arrivé au milieu de la cage où il devait entendre sa sentence, le prêtre lui adressa de nouvelles sollicitations, il le repoussa doucement en lui disant avec amertume :

— Je vous abandonne le corps, laissez au moins l'âme tranquille.

Puis il entendit sa condamnation sans pâlir et retourna courageusement à sa place.

Il n'en fut pas ainsi de Françoise : cette pauvre fille sentit faiblir son courage en face du supplice, et comme elle était fort ignorante et incapable de discerner le faux et le vrai dans une religion, les premières impressions de sa jeunesse reprirent le dessus, ou peut-être cette nature physique, molle et sensuelle, éprouva-t-elle une frayeur trop grande du supplice atroce qu'on lui

destinait. Arrivée dans la cage de bois, et au moment où le relateur prononçait ces mots, brûlée vive :

— Non, non ! pas vivante, s'écria la malheureuse abbesse ; je me repens ; je veux mourir en bonne chrétienne.

— Dieu soit loué ! fit le grand inquisiteur en joignant les mains, voilà une âme de sauvée !

Ses entrailles ne furent pas émues de l'agonie de cette malheureuse femme qu'il avait perdue.

Deux nouveaux condamnés succédèrent aux premiers.

Un d'eux était un beau et noble jeune homme de Vérone. Issu d'une des premières familles d'Italie, il avait rendu d'éminents services à l'empereur



Entrée du palais du saint-office.

Charles-Quint ; savant et sage, de plus très-riche, il était ennemi né de l'inquisition.

Il se nommait don Carlos de Seso.

En passant devant le balcon royal, don Carlos jeta à l'empereur un regard où le reproche se mêlait à une profonde pitié. Ce regard semblait dire :

— Voilà pourtant celui qu'on nomme grand !...

Lorsqu'il fut agenouillé dans sa cage, il demanda de l'encre et du papier pour écrire sa confession. On s'empressa de le satisfaire. Un sergent de l'inquisition¹ lui apporta ce qu'il désirait. Après avoir écrit, don Carlos lut à

¹ Un sergent de l'inquisition, c'est ainsi que l'on nommait les chefs des tourmenteurs.

haute voix ; mais, au grand désappointement des inquisiteurs, cette confession était calquée sur la célèbre confession d'Augsbourg¹.

— Assez ! assez ! s'écria l'inquisiteur pour forcer le courageux réformiste à se taire ; mais don Carlos poursuivit d'une voix éclatante :

— Je déclare que je veux mourir dans la religion de Luther qui est la véritable foi de l'Évangile, et non dans la religion romaine, doctrine corrompue que le clergé catholique a accommodée à ses vices !

— Qu'on bâillonne cet homme, dit Pierre Arbues ; il scandalise l'Église de Jésus-Christ.

On obéit, et don Carlos de Seso, forcé de se taire, entendit sa sentence sans pâlir.

Pendant ce temps, dans la cage qui touchait la sienne, François-Dominique de Boxas, ce vieux prêtre dominicain qui avait montré tant de courage à l'audience où nous l'avons déjà vu, Dominique de Boxas gardait un silence obstiné et refusait de répondre au religieux qui l'exhortait.

Lorsque fut arrivé le moment de lui lire sa sentence, il l'écouta jusqu'au bout sans rien dire, sans témoigner nulle crainte de la mort ; mais, en descendant de l'échafaud, il se tourna vers le roi en lui criant :

— Je meurs pour la défense de la vraie foi de l'Évangile qui est celle de Luther.

Pendant que don Carlos de Seso et Dominique de Boxas descendaient de l'échafaud pour aller au quemadero, les tourmenteurs, armés de grands clous et d'un marteau, s'approchèrent d'une croix de bois qui était sur l'échafaud, appuyée sur deux bancs grossiers.

À ce moment, on amena devant cette croix dix hérétiques judaïsants condamnés aux flammes. Ces malheureux posèrent chacun une main sur la croix, et cette main y fut impitoyablement clouée, en expiation, disaient les inquisiteurs, du crucifiement de Jésus².

Lorsque le clou pénétra dans les chairs, les malheureux poussèrent un hurlement terrible, mais les tourmenteurs n'en furent point émus ; ils continuèrent de clouer avec le plus grand sangfroid du monde. Ce fut en cet état que ces pauvres victimes entendirent leur sentence. On ne les délivra que pour les conduire à la mort.

Vinrent ensuite un prêtre et son domestique, puis deux religieuses³, condamnés aux flammes et à la strangulation ; puis enfin vint le tour de ceux qui étaient condamnés aux galères, à la prison perpétuelle ou simplement au fouet.

¹ La confession d'Augsbourg est une profession de foi que les protestants d'Allemagne firent à la diète d'Augsbourg, qui eut lieu le 15 juin 1530. Cette confession fut rédigée par Melancton, contemporain et disciple de Martin Luther.

² Dans l'auto-da-fé qui eut lieu à Valladolid en 1636, les inquisiteurs offrirent à Philippe IV qui y assistait avec toute sa famille, un nouveau genre de supplice inconnu jusqu'alors. Ce supplice, auquel les bourreaux soumièrent dix malheureux Israélites, consistait à leur clouer une main sur une grande croix de saint André et à la leur tenir dans cet état pendant la lecture de la sentence qui les condamnait.

³ L'inquisition ne poursuivait pas seulement les séculiers. Tout ecclésiastique qui ne secondait pas ses actes d'iniquité ou qui se refusait à propager les doctrines inquisitoriales, doctrines qui tendaient toutes à abrutir l'espèce humaine et à dépouiller les peuples, tout ecclésiastique honnête homme, en un mot, devenait par ce seul fait l'objet des persécutions du saint office. L'inquisition a fait brûler vifs des centaines de prêtres et de religieuses. On peut se convaincre de la vérité de nos assertions en lisant tout ce qui a été écrit sur l'inquisition.

Parmi ceux-là on apercevait Guillaume Franco, cet infortuné mari condamné à une prison perpétuelle pour n'avoir pas voulu souffrir dans sa maison un prêtre qui avait séduit sa femme.

Pendant qu'on lisait la sentence de ces derniers, les condamnés au feu étaient retournés à leur place.

La foule redoubla d'attention et de recueillement.

Le roi Charles-Quint restait sombre et méditatif ; une grande pensée semblait occuper en ce moment cet esprit profond, cet audacieux génie qui n'eut peut-être qu'un tort, celui de trop soumettre les hommes et les choses à son intérêt particulier ; l'excès de son despotisme et de son ambition le rendit constamment esclave. Né avec un esprit droit, vaste et juste, Charles-Quint se soumit presque constamment aux exigences de Rome, parce qu'il crut le concours de Rome nécessaire au maintien de sa puissance. Erreur bien grave des rois, qui en tout temps les a perdus.

Le spectacle terrible d'un grand auto-da-fé, auquel Charles-Quint assistait pour la première fois, lui faisait en ce moment deviner une grande partie des abominables abus de l'inquisition, sur lesquels on l'avait si souvent trompé⁴. Peut-être à ce moment germaient déjà dans son âme le projet qu'il exécuta un an plus tard, d'enlever au saint office la juridiction royale et d'exiler l'inquisiteur général de Castille, Alphonse Manrique⁵.

Quelques-uns prétendent que ce grand roi inclina, dans les dernières années de sa vie, vers les doctrines réformées qu'il avait si vivement combattues, et qu'après sa mort on trouva dans la cellule du moine de Saint-Just une foule d'inscriptions qui toutes témoignaient d'une tendance très prononcée à la religion luthérienne⁶.

Enfin le promoteur avait achevé la lecture des sentences.

Le prêtre continua la messe.

Dès qu'elle fut finie, Pierre Arbues se leva de son siège et prononça tout haut l'absolution de ceux qui s'étaient repentis⁷.

Pendant ce temps, tous ceux qui avaient été condamnés à de légères pénitences retournaient à la prison du saint office escortés par des archers de la *Santa-Hermandad*. Ceux-là ne devaient subir leur jugement que le lendemain ou quelques jours après.

Cependant, les malheureuses victimes condamnées aux flammes étaient arrivées au lieu du supplice. Pierre Arbues, toujours fier et hautain, avait bien mieux l'air d'être roi que le roi lui-même. Il jouissait en ce moment d'un

⁴ Adrien Florencio, dont nous avons déjà parlé, et après lui Alphonse Manrique, ont étrangement abusé Charles-Quint au sujet de l'inquisition ; au reste, il est à présumer que tous les inquisiteurs ont trompé les rois à ce sujet : autrement comment qualifier les souverains qui laissaient ainsi décimer l'Espagne, l'Italie, le Portugal, l'Inde et toutes les Amériques, et qui, loin de s'y opposer comme ils le pouvaient, aidaient le saint office de toute leur puissance ? Néron eût été un roi très-débonnaire, comparé à ces souverains catholiques.

⁵ Alphonse Manrique fut exilé en 1535 par Charles-Quint, qui ne voulut pas pardonner au grand inquisiteur l'emprisonnement de Virués, prédicateur favori de l'empereur.

⁶ Voyez la note 1, page 231.

⁷ L'absolution. Dans les auto-da-fé, l'inquisiteur général de la province où l'auto-da-fé avait lieu prononçait l'absolution de tous ceux des condamnés qui, ayant avoué, étaient rentrés dans le sein de l'Église ; mais cette absolution n'entraînait pas le pardon ; elle ne servait qu'à lever l'excommunication qui frappait toute personne hérétique ou accusée d'hérésie, et à ouvrir les portes du ciel à ceux qui mouraient en bons catholiques, c'est-à-dire à ceux qu'on étranglait avant de les livrer aux flammes.

double triomphe de vanité et de cruauté. Toutefois, l'enlèvement du gouverneur de Séville le préoccupait désagréablement. Sa vengeance lui échappait au moment où elle allait être satisfaite. Le farouche dominicain rêvait déjà de nouveaux supplices pour la courageuse jeune fille qui lui avait résisté. Toute sa colère se reportait sur Dolores.

L'insensé ignorait qu'en ce moment même sa proie venait de lui échapper.

José scrutait du regard cette physionomie sur laquelle il était accoutumé à lire depuis si longtemps. José, sombre et dédaigneux, cachait sous une impassibilité complète les battements prolongés de son cœur; mais, qui eût considéré attentivement sa noble figure aurait aisément vu briller dans ses grands yeux étincelants la fièvre intérieure qui le dévorait.

Acteur dans un long et terrible drame, il marchait à grands pas vers le dénouement, et, à l'approche de ce moment suprême, son visage, déjà si beau mais si étrange, s'imprégnait de quelque chose de tragique, de fatal et d'inspiré.

Les yeux du jeune dominicain suivaient avec une incroyable attention tous les incidents de l'auto-da-fé.

Au moment où les victimes montaient ensemble au quemadero, une espèce de sanglot convulsif souleva la poitrine du favori; ses yeux, naguère si brillants, se voilèrent d'un nuage, et José s'agenouilla en voilant son visage de ses mains pour cacher une larme involontaire sous l'apparence d'un acte pieux.

Le roi quitta alors le balcon royal.

Comme il rentrait dans ses appartements, la fille du duc de Mondejar se jeta aux genoux de Charles-Quint, et tout en larmes, elle éleva vers lui ses mains suppliantes.

— Que me veux-tu, mon enfant? demanda le roi surpris.

— Grâce! sire, grâce pour mon fiancé qui est dans les prisons du saint office!

— Ma fille, dit le roi attendri par cette douleur si vraie, bien petit est mon pouvoir auprès de la très sainte inquisition; je crois que le meilleur intercesseur que tu puisses avoir en cette affaire est ton grand-père, le duc de Médina-Coeli, que voici.

— Sire, répondit le vieux seigneur, celui qui devait être mon gendre a déshonoré son titre de chevalier, de gentilhomme et de chrétien; le saint office a sévi contre lui, et don Carlos s'est fait justice lui-même en échappant par la mort à l'infamie du supplice; il s'est brisé la tête contre les murs de son cachot¹.

A cette cruelle réplique du grand porte-étendard, Charles-Quint ne put réprimer une exclamation d'horreur et de pitié; la malheureuse jeune fille était tombée la face contre terre et privée de sentiment.

Médina-Coeli fit un signe, et deux hommes emportèrent la malheureuse Isabelle.

¹ Nous avons déjà dit qu'une de ces femmes qu'on appelait béates, s'était suicidée dans les cachots du saint office, en se coupant la gorge avec ses ciseaux. Ce suicide n'est pas le seul qui eut lieu dans les prisons de l'inquisition. Plusieurs malheureux, pour échapper à l'infamie du san benito ou aux tortures, se brisaient le crâne contre les murs; d'autres s'asphyxiaient en aspirant à grands traits les gaz méphitiques qu'exhalaient les vases pleins d'excréments qui étaient dans chaque cachot, et qu'on y laissait pendant huit jours.

En 1819, six accusés se trouvaient dans l'un des cachots de l'inquisition, à Valence. Un gardien, envoyé pour éprouver l'un d'eux, c'est-à-dire pour tâcher d'en obtenir une révélation lui dit

Le roi s'éloigna en silence, d'un air profondément affecté.

Les exécutions allaient commencer.

Tous les yeux étaient tournés vers le quemadero.

C'était un spectacle saisissant et rempli d'émotions déchirantes.

Chacun des condamnés était agenouillé au pied du bûcher qui devait le dévorer.

Les moines, un crucifix dans les mains, priaient et exhortaient les victimes avec une persistance inouïe. Personne ne s'était encore confessé.

Les dix hérétiques judaïsants montèrent les premiers sur le bûcher. Quatre d'entre eux furent enfermés dans les statues¹, les six autres se laissèrent lier avec un grand courage; l'opiniâtreté naturelle à la nation juive, jointe à leur



..... lui appliquèrent le carcan autour du cou.

attachement inviolable pour la foi de leurs pères, leur inspirait en ce moment suprême l'héroïsme des martyrs.

entre autres choses que s'il n'avouait pas et ne découvrait pas ses complices, on allait le soumettre à la torture. L'accusé n'avoua rien; mais, le lendemain, les six prisonniers étaient morts; ils s'étaient étranglés les uns les autres, et le dernier s'était asphyxié en employant le moyen dont nous avons parlé plus haut. Les six prisonniers étaient accusés de franc-maçonnerie.

¹ Dans les statues. Voici ce qu'on lit dans Llorente : « La grande quantité de condamnés que l'on faisait mourir par le feu fut cause que le préfet de Séville se vit dans la nécessité de faire construire, hors de la ville, un échafaud permanent en pierre, sur lequel on éleva quatre grandes statues de plâtre; ces statues étaient creusées en dedans; c'est dans ce creux que l'on enfermait vivants les nouveaux chrétiens relaps, pour les y faire périr lentement, au milieu d'une horrible

Bientôt une fumée épaisse et noirâtre s'éleva autour de ces dix victimes; les bourreaux, armés d'une torche, venaient d'y mettre le feu.

A la vue des flammes qui commençaient à s'élever, les deux jeunes religieuses condamnées à mourir comme luthériennes se tournèrent avec angoisse vers leur confesseur.

— Mon père ! mon père ! s'écrièrent-elles, confessez-moi, je veux me convertir.

Le religieux s'agenouilla auprès d'elles, entendit cette confession forcée arrachée par la peur et par la violence; puis il prononça les paroles de paix sur la tête de ces deux victimes, dont la moins jeune avait vingt ans.

Les tourmenteurs les conduisirent alors auprès de Françoise de Lerme qui devait aussi être étranglée.

L'abbesse des carmélites était d'une pâleur violette; son teint, autrefois si blanc et si pur, était marbré de taches bleuâtres, et ses grands yeux bleus, si fiers et si beaux, avaient perdu cet éclat métallique qui les faisait ressembler à deux magnifiques saphirs.

Les deux autres jeunes victimes qui devaient mourir auprès d'elle étaient déjà pâles et glacées, et un tremblement convulsif agitait leurs membres; l'agonie était commencée, le bourreau avait bien peu à faire.

Deux tourmenteurs s'approchèrent d'elles, les assirent sur le *garrote*, les y lièrent, appliquèrent le carcan autour de leur cou blanc et frêle... puis le bourreau tourna violemment la vis placée derrière le garrot.

Les suppliciées penchèrent la tête en avant avec une convulsion générale; leurs yeux se vitrèrent, leur face devint pourpre, violette, puis livide. On entendit un léger râlement... et tout fut dit; elles avaient cessé de souffrir.

L'agonie de Françoise fut plus longue. Au moment où le bourreau lui posait le carcan autour du cou, l'abbesse, retrouvant une soudaine énergie, étendit les bras vers l'amphithéâtre; son œil éteint, ranimé un instant, étincela d'une sauvage énergie, et elle s'écria en regardant le grand inquisiteur :

— Prêtre indigne ! sois mau...

La dernière syllabe de ce mot se perdit dans le dernier souffle de Françoise. Le bourreau avait si fortement tourné la vis que la victime expira sur-le-champ.

Non loin du bûcher qui consumait les restes des trois religieuses, don Carlos de Seso et le courageux Herrezuelo repoussaient avec une invincible résolution les instances de leurs confesseurs.

Don Carlos, déjà lié au fatal poteau, avait été délivré de son bâillon.

Le prêtre s'agenouillant alors devant lui sur le bûcher même en lui présentant le crucifix, lui dit à plusieurs reprises :

— Mon fils, confessez-vous pour être absous.

— Laissez-moi en paix, répondit don Carlos.

Puis, se tournant vers les tourmenteurs, il leur cria d'une voix retentissante :

— Mettez le feu ! mettez le feu !...

combustion. Cet échafaud, appelé *Quemadero* (brûloir), existait encore naguère. Que pouvait-on attendre d'un tribunal qui débute ainsi ? » (*Histoire de l'Inquisition*; III^e partie, chap. 1^{er}.)

Le *quemadero* de Séville fut construit au commencement du quinzième siècle. Les débris existaient encore en 1823 !

¹ Suivant Llorente, don Carlos de Seso était un noble gentilhomme de Vérone, fils de l'évêque de Plaisance, en Italie. Issu d'une des premières familles du pays, don Carlos était, selon l'his-

Les bourreaux obéirent, et don Carlos disparut dans des torrents de fumée.

A quelques pas de lui on étranglait Dominique de Boxas¹ et deux autres prêtres qui, au moment d'être brûlés, avaient manqué de courage et venaient de se confesser.

En voyant la lâcheté de Dominique qui avait, ainsi que lui, embrassé la doctrine de Luther, don Carlos, déjà atteint par les flammes, fit un geste de mépris comme pour lui dire :

— Tu es un lâche, il faut avoir le courage de sa conviction.

A ce moment le domestique d'un des prêtres, attaché au poteau et atteint par les flammes qui avaient déjà brûlé les cordes dont il était lié, s'élança hors du bûcher; mais voyant sur l'échafaud son maître qu'on venait d'étrangler et don Carlos qui se laissait tranquillement brûler, il remonta courageusement sur son bûcher en criant aux bourreaux de toute sa force :

— Du bois ! du bois ! mettez du bois ; je veux mourir comme don Carlos de Seso.

Herrezuelo monta en ce moment sur le bûcher.

Vainement le religieux l'exhortait à se convertir; Herrezuelo, courageux et railleur, ne répondait que par un amer sarcasme; déjà les flammes commençaient à l'atteindre : mais il semblait être insensible, et son visage ne témoignait rien de ses atroces souffrances.

Un des archers qui entouraient son bûcher, irrité de tant de courage, plongea sa lance dans le corps du licencié. Le sang jaillit à flots de cette large blessure, et le noble Herrezuelo expira avec un calme héroïque².

torien, un homme habile et savant; il avait rendu de grands services à Charles-Quint. Il fut arrêté à Logrono et conduit dans les prisons secrètes de l'Inquisition de Valladolid, où, un an après, on l'avertit de se préparer à la mort.

Don Carlos, sachant qu'il allait mourir, demanda du papier et de l'encre, et écrivit sa confession, qui fut toute luthérienne. Il y soutenait que la doctrine de Luther, et non celle qu'enseignait l'Église catholique, était la véritable foi de l'évangile. Les moines exhortèrent vainement don Carlos durant toute la nuit qui précéda l'auto-da-fé, on lui mit un bâillon qu'on lui laissa, pendant qu'il se rendait au lieu du supplice, afin qu'il ne pût prêcher sa doctrine; puis le bâillon lui fut ôté lorsqu'il fut attaché au poteau du bûcher, et les moines recommencèrent à l'exhorter à se confesser; mais, loin de céder aux exhortations des moines, il demandait à grands cris qu'on allumât le bois qui devait le consumer. Don Carlos fut brûlé à Valladolid au mois d'octobre 1559, sous le règne de Philippe II.

¹ Voyez note 2, page 259.

² « Le licencié don Antonio Herrezuelo, avocat de la ville de Toro, dans la Vieille-Castille, fut condamné comme luthérien, et mourut sur le bûcher sans montrer le moindre repentir. Pendant qu'on le conduisait au supplice, le docteur Cazalla, autre condamné, lui adressa en particulier quelques exhortations qu'il redoubla au pied de l'échafaud, mais ce fut inutilement. Antonio se moqua des discours du docteur, même après s'être vu attacher au poteau, au milieu du bois qui commençait à s'allumer. Un des archers de l'Inquisition, furieux de voir tant de courage, plongea sa lance dans le corps d'Herrezuelo, dont le sang coulait encore lorsqu'il fut atteint par les flammes. » (*Histoire de l'Inquisition*.)

Don Antonio Herrezuelo mourut, sans proférer une seule plainte, dans l'auto-da-fé qui eut lieu à Valladolid en 1559, sous les yeux du prince don Carlos et de la princesse Jeanne. « Un nombre considérable de grands d'Espagne, seigneurs de toutes les conditions et dames de la haute classe, occupaient les premières places, dans tout l'éclat du luxe, pendant cette horrible cérémonie, ajoute le même historien. » Dans ce même auto-da-fé périrent le docteur Augustin Cazalla, de Vibero, prêtre et chanoine de Salamance, aumônier et prédicateur de Charles-Quint, lequel docteur fut étranglé avant d'être brûlé; — François Cazalla, frère du précédent, curé du village d'Hormigos, brûlé vif; — dona Béatrix de Vibero y Cazalla, sœur des deux victimes précédentes, étranglée avant d'être brûlée; — Alphonse Perez, prêtre de Palencia, docteur en théologie, dégradé et étranglé avant d'être brûlé; — et neuf autres personnes parmi lesquelles aucune n'avait dogmatisé,

Quelques-uns, réconciliés et condamnés à porter perpétuellement le *sanbenito* de toile avec la croix de Saint-André, reprenaient tristement le chemin de leur demeure ; morts désormais civilement, cadavres vivants destinés à alimenter la terreur qu'inspirait le saint office, témoignage muet de son abominable despotisme !

De longs jets de flamme s'élevèrent alors vers le ciel en gerbes rougeâtres enveloppées dans des torrents de fumée épaisse et nauséabonde. L'odeur fétide des cadavres brûlés se mêlait à la senteur résineuse du bois de pin ou de mélèze qui servait à alimenter les bûchers.

Les prêtres et les moines, agenouillés sur la place, priaient à voix basse en se frappant la poitrine, et le peuple, agenouillé comme eux, restait courbé sous une impression profonde de terreur et de pitié.

Par moments, des cris horribles et prolongés, des râles, des soupirs plaintifs, montaient du milieu de ces sinistres hécatombes ; du sein des statues brûlantes où étaient enfermés les malheureux juifs, s'échappaient de loin en loin des hurlements sourds, déchirants... quelque chose comme les cris d'angoisse qui s'élèveraient des entrailles de l'enfer... refrain lugubre à cet immense concert d'agonie.

Un silence de mort régnait parmi le peuple !...

De temps à autre, la voix sévère des prêtres, dominant ces bruits divers, faisait entendre un verset du *De profundis* ou du *Miserere* : psalmodie lugubre qui se mêlait comme une épouvantable parodie aux lamentations humaines, aux râles des agonisants et à la sombre voix des flammes.

Puis, peu à peu, les flammes s'apaisèrent, les soupirs, les plaintes et les cris devinrent plus faibles et plus rares ; le peuple déserta lentement la place ! Les grands corps de l'Etat s'éloignèrent.

Tout était fini...

La nuit était venue.

Le clergé et les moines étaient restés les derniers.

Alors, du haut de son trône plus que royal, Pierre Arbues put contempler le *quemadero* qui, en ce moment, ressemblait à un immense brasier parsemé çà et là de taches noirâtres.

De larges flocons de fumée se croisaient dans les airs, semblables à de grands nuages sombres. Au milieu des bûchers, quelques branches de mélèze qui achevaient de se consumer, jetaient encore de pâles éclairs sur cette profonde obscurité.

Pierre Arbues contempla avec d'infénales délices cette vaste arène de destruction...

Roi de la mort, il trônait sur le néant.

Puis il murmura, en levant les yeux au ciel, ces terribles paroles du Psalmiste :

« Que Dieu se lève et ses ennemis seront dispersés. Et ceux qui le haïssent s'enfuiront devant lui. — Tu les chasseras comme la fumée est chassée par le

et dont plusieurs s'étaient converties et ne demandaient pas mieux que de vivre en bonnes catholiques. Mais l'inquisition aime mieux supposer que leur repentir avait pour cause la crainte de mourir. Outre les victimes condamnées au bûcher, il y en eut plusieurs qui furent *réconciliées*, c'est-à-dire condamnées à perdre leurs biens et leur liberté (le moins que prenait l'inquisition). Parmi ces dernières, on distinguait deux membres de la famille d'Augustin Cazalla, Jean Vibero Cazalla, condamné, comme hérétique, à porter le *san benito* perpétuel, et dona Constanza Vibero y Cazalla, condamnée à la même peine. Cette dernière laissa quatorze enfants orphelins !!!

vent, comme la cire fond dans le feu. — Ainsi les méchants périront devant Dieu. »

Et, l'âme tranquille, l'inquisiteur et le clergé s'éloignèrent du théâtre de leurs crimes.

Ainsi se termina cette mémorable journée.

XLII

UN MARTYR

Lorsque les deux *guapos* eurent enlevé le gouverneur, ils s'étaient rapidement enfoncés dans les inextricables détours des rues de Séville, les plus étroites et les plus tortueuses du monde.

Le peuple s'était si bien prêté à leur fuite, qu'avant qu'ils eussent pu être atteints par les sbires de la Sainte-Hermandad, ils étaient arrivés devant la porte de Juana. Cette porte s'était ouverte devant eux comme d'elle-même, et des *guapos* ni du gouverneur, plus de trace : personne n'avait pu les suivre, ni voir en quel lieu ils se réfugiaient ; et puis, un jour d'auto-da-fé, on avait assez à faire sans s'opiniâtrer à leur poursuite.

Estevan, Dolores et Juana attendaient ensemble l'issue de cet événement ; c'était Juana qui, ayant vu arriver les *guapos* chargés de leur précieux fardeau, leur avait ouvert la porte. Elle les avait guettés par l'ouverture murée de sa maison qui donnait sur la rue, cette espèce de lucarne fermée d'une pierre où Dolores avait failli être aperçue le jour où Pierre Arbues avait annoncé aux habitants de Séville l'auto-da-fé qui avait lieu en ce moment.

Les *guapos* déposèrent, avec des précautions inouïes, le père de Dolores sur un large divan qui garnissait la salle.

Manuel Argoso ne donnait plus aucun signe de vie. Ses bras et ses mains pendaient inertes le long de son corps presque glacé ; ses yeux étaient entièrement fermés, son visage sans couleur, et ses membres brisés en plusieurs endroits étaient couverts de plaies saignantes et de cicatrices à moitié fermées.

Son front, naguère encore couvert d'une forêt de cheveux noirs, était devenu presque entièrement chauve, et ce qui restait autour des tempes avait pris cette teinte blafarde et malade qui n'est pas la blancheur de la vieillesse, et cette souplesse molle et inerte, témoignage certain d'une complète atonie et d'une désorganisation prochaine.

En retour, les ongles avait crû démesurément, mais ils étaient devenus jaunâtres et mous comme ceux d'un enfant ou d'un homme qui sort du bain.

En voyant son père en cet état, Dolores ne put retenir un cri douloureux. Elle était elle-même si pâle et si affaiblie par les souffrances de la prison, qu'elle ne put résister à ce dernier coup ; elle tomba sur ses genoux devant le